

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

---

## LADY FRANKLIN

---

UNE nouvelle expédition maritime, admirablement organisée, vient de quitter les côtes d'Angleterre pour le Pôle-Nord, et au moment où elle cingle vers ces parages mystérieux et terribles le cœur qui l'aurait suivie avec le plus tendre intérêt a cessé de battre. Lady Franklin, la veuve du malheureux navigateur, est morte au mois de juin de cette année; elle est allée rejoindre, aux rives de l'Éternité, cet époux aimé dont elle n'a jamais pu accepter la perte, dont elle a poursuivi les traces avec la plus indomptable énergie; et si l'Angleterre a inscrit dans les annales de la science et du courage le nom de John Franklin, si elle a élevé à sa mémoire un monument dans les caveaux de Westminster, le nom de sa femme, symbole de dévouement et de constance conjugales, ne mériterait-il pas d'y être gravé à son tour?

Née vers la fin du siècle dernier, elle épousa sir John Franklin en 1826; dix ans plus tard, elle l'accompagna à la terre de Van Diémen, dont il venait d'être nommé gouverneur. Il méditait déjà un voyage aux terres australes, et il désirait consacrer ses talents de marin, sa science de géographe et son courage à toute épreuve à la recherche de ce passage inter-polaire, dont on affirmait l'existence, sans avoir jamais pu le découvrir. Lady Franklin s'associa passionnément aux projets et aux espérances de son mari; elle épousa ses vues,

elle rêva la gloire pour son nom, et elle le vit partir, au mois de mai 1845, pour cette expédition lointaine qui ne devait pas avoir de retour. Pendant trois mois, jusqu'en juillet, on eut des nouvelles de l'*Erèbe* et de la *Terreur*, noms des deux navires qui voguaient vers l'inconnu : puis le silence se fit, les ténèbres s'étendirent; on n'eut plus de nouvelles ni des navires, ni des équipages; ils avaient disparu derrière les brouillards du Pôle, ils étaient enfermés derrière des remparts infranchissables, derrière des murs terribles qui avaient, jusqu'alors, défendu les secrets du septentrion, dont Job parle en ces termes : *As-tu pénétré dans la profondeur des mers ? As-tu marché dans le sein de l'abîme ? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi ? As-tu vu l'entrée des ténèbres ?* Que s'était-il passé ? Les navires étaient-ils détruits ? les marins avaient-ils péri ? ou bien erraient-ils sur ces plages désolées, déserts de neige et de glace, étrangères à l'homme depuis l'origine du monde, erraient-ils exposés à tous les maux, mourants de faim, de froid, poursuivis peut-être par les flèches de quelques tribus sauvages, ou livrés en proie aux griffes des ours ? Les suppositions les plus tragiques étaient vraisemblablement une affreuse réalité ; l'Angleterre s'émut ; on frêta des navires pour les lancer à la recherche de sir John Franklin et de ses compagnons ; des hommes hardis et dévoués s'embar-



quèrent, résolus de tenter l'impossible pour retrouver un débris, une planche de l'*Erèbe* et de la *Terreur*; tout fut inutile, les deux navires s'étaient évanouis dans les solitudes du pôle. Lady Franklin qui ne pouvait pas croire à une catastrophe, jeta dans ces expéditions, la plus grande partie de sa fortune; pendant trente ans, elle ne cessa de prier, d'insister auprès de tous, hommes et gouvernements, pour les intéresser à sa douleur d'épouse; les puissances maritimes de l'Europe répondirent à son appel, les États-Unis apportèrent leur concours, les recherches officielles et privées ne cessèrent pas, et aucune ne fit naître un rayon de lumière. La France donna à ces pieuses recherches un de ses plus nobles enfants, le lieutenant Bellot, qui périt au milieu des glaces bouleversées par une horrible tempête (6 août 1852), au moment où il croyait revenir vers sa famille et où il exhalait sa reconnaissance envers Dieu qui l'avait sauvé.

Enfin, vers 1854, une lueur se fit sur le sort probable de John Franklin et de ses compagnons infortunés. Le docteur Rack, après un voyage au pôle, publia un rapport où il établissait, d'après les témoignages fournis par des Esquimaux, qu'il avait interrogés, que sir John et son équipage étaient morts de froid et de faim dans les glaces; il fournissait, en preuve, quelques objets qui avaient appartenu à ces malheureux, et qu'il avait obtenus des Esquimaux par voie d'échange.

Les Esquimaux avaient dit : « Au printemps, il y a quatre hivers, des hommes blancs, au nombre de quarante, ont été vus voyageant sur la glace et traînant un bateau sur la glace; ils cherchaient des veaux-marins. Ils firent comprendre par signes aux Esquimaux que leur navire était détruit. Plus tard, les cadavres de trente-cinq de ces hommes furent découverts, par les Esquimaux; quelques-uns étaient enterrés, d'autres se trouvaient sous une tente, d'autres sous le bateau renversé pour former un abri; l'un d'eux, un officier sans doute, avait son télescope et son fusil près de lui... Dans une chaudière se trouvaient des membres humains... »

On acheta aux sauvages les objets trouvés près de ces tristes restes; c'étaient des couverts d'argent, une pièce d'argenterie avec les mots : *Sir John Franklin* et une petite décoration sous la forme d'une étoile.

Malgré ces témoignages presque évidents, lady Franklin ne voulut pas croire à la perte de son

mari; son énergie se ranima : on avait découvert quelques vestiges, peut-être de plus heureux le découvrirait-ils lui-même; son amour ne voulait pas douter. Une nouvelle expédition, organisée par elle, frêtée avec ses propres ressources, partit en 1855; le capitaine Mac-Clintock s'embarqua sur une coquille de noix, et ce fut cette tentative désespérée et hasardeuse, qui jeta une lumière plus vive sur ce drame mystérieux. Le capitaine Mac-Clintock trouva sur la terre du roi Guillaume, les livres de bord de John Franklin, et prouva par leur contenu, d'une façon irréfutable, que les deux navires, saisis par les glaces, avaient été abandonnés par leurs équipages, après deux ans de misères affreuses (de 1846 à 1848) et que les infortunés marins, chefs et matelots, avaient succombé dans cette solitude, aux affres de la faim et du froid!

Quelle fut la douleur inconsolée de l'épouse, la douleur de cette âme qui avait si longtemps, si ardemment espéré, à qui l'espérance était interdite, à qui le voile des veuves était imposé? Lady Franklin survécut à cette cruelle certitude; pendant vingt ans encore, elle vécut pour son mari, pour honorer sa mémoire, pour élever ses fils dans le culte de leur père et le culte du devoir; elle eut la joie de voir honorer et grandir le nom qu'elle portait, de le voir associé aux grandes découvertes géographiques de notre temps, l'Angleterre éleva à l'infortuné capitaine un monument parmi ceux des rois et des grands hommes de son pays; la noble veuve a succombé à la vieillesse, soutenue jusqu'au bout par sa foi en Dieu et par la force de son âme. Au moment de sa mort, ses deux fils venaient de s'embarquer pour le pôle. Les deux époux ont tracé chacun leur sillon : l'un dans la voie de la science et du courage, l'autre dans la voie du devoir et de l'amour (1).

M. B.

(1) Ce passage Nord-Ouest, tant cherché, a été découvert, presque par hasard, par le capitaine Mac-Clure, en octobre 1853; mais cette découverte sera-t-elle jamais d'une utilité pratique? la rigueur du climat, les mille difficultés que l'on rencontre sous cette latitude, n'éloigneront-elles pas les navires d'une voie où le moindre danger est d'être renfermé dans les banquises, comme le furent l'*Erèbe*, la *Terreur* et l'*Investigateur*? Cette opinion, sur le peu d'utilité pratique des voyages au Pôle, est empruntée à l'*Année Géographique*, de M. Vivien de Saint-Martin.



## HISTOIRE D'UN LIVRE

LORSQUE, il y a quelques mois, je vous racontais, mesdemoiselles, l'Histoire d'une feuille de papier, je vous promis de vous conter, un jour, l'Histoire d'un Livre; c'est cette promesse que je viens tenir aujourd'hui, et j'ai l'espoir que cette histoire ne vous intéressera pas moins que la première, dont elle forme d'ailleurs en quelque sorte la suite.

Quoi de plus curieux, en effet, que l'histoire des premiers essais pour nous conserver les traces matérielles de la pensée humaine! quoi de plus digne de notre attention et de notre reconnaissance que la patience et l'abnégation de ces moines érudits des premiers siècles de notre ère qui, par un labeur incessant, nous ont transmis les trésors de l'antiquité! Quoi de plus digne d'intérêt que le courage et les luttes de Gutenberg et de ses premiers compagnons, pour nous assurer la conquête de cet art sublime qui renouela le monde.

Mais d'abord, jetons un rapide coup d'œil sur l'origine de l'écriture.

Comme vous le pensez bien, l'écriture n'est pas sortie toute formée du cerveau de l'homme, comme Minerve toute armée du cerveau de Jupiter. La parole a été, sans doute, pendant des siècles, le seul moyen de communication entre les individus de l'espèce humaine; mais avec l'état croissant de la civilisation, l'homme dut sentir le besoin de communiquer aussi avec les absents et de laisser aux générations suivantes des témoignages de son passage.

D'abord, il imagina de représenter, par des signes, certains faits dont il voulait perpétuer le souvenir ou transmettre le récit. Ce dut être une représentation, une peinture assez grossière des objets de la nature; écriture figurative dont les tribus indiennes de l'Amérique du nord nous offrent encore aujourd'hui l'exemple.

Plus tard, les nations plus ingénieuses et plus civilisées, comprenant l'imperfection d'un tel moyen, imaginèrent de nouvelles figures, qui représentaient autre chose encore que des objets naturels et permettaient de figurer d'une manière beaucoup plus abrégée des événements et des idées. De là l'écriture symbolique et les hiéroglyphes dont on attribue l'invention aux Égyptiens.

Jusqu'alors, comme vous le voyez, cette peinture n'avait aucun rapport avec l'écriture actuelle. Les figures dont on se servait représentaient des objets; tandis que les caractères que nous employons représentent des sons. Un génie heureux comprit que le discours, quelque varié, quelque étendu qu'il puisse être par les idées, n'est pourtant composé que d'un certain nombre de sons et qu'il était possible de leur assigner à chacun un caractère représentatif. Il abandonna la peinture figurée des êtres vivants et des choses inanimées pour s'en tenir à la combinaison des sons. Les caractères représentatifs des sons une fois déterminés, les progrès de l'écriture devinrent rapides,

Et dès lors fut trouvé cet art ingénieux

De peindre la parole et de parler aux yeux.

Quel fut l'homme de génie qui, le premier, trouva l'art de représenter les sons par des caractères? C'est ce que l'histoire ne nous apprend pas. Les Chinois et les Égyptiens paraissent être les peuples qui ont le plus anciennement fait usage de l'écriture. Suivant toute apparence, cet art fut apporté en Grèce par des colons égyptiens et phéniciens, qui vinrent s'établir dans ce pays au seizième siècle avant notre ère. De là, l'alphabet se répandit en Italie. L'introduction de quelques lettres nouvelles et des modifications de formes apportées aux anciennes, amenèrent des différences assez notables entre l'alphabet grec et le latin. Ce dernier fut adopté par la plupart des peuples de l'Europe pendant le moyen âge; mais chaque peuple barbare, en se l'appropriant, l'altéra à sa façon, ce qui donna naissance aux diverses écritures nationales.

Il y a encore aujourd'hui plusieurs manières de disposer les lignes de l'écriture : tous les peuples occidentaux les tracent comme nous, de gauche à droite; tandis que les orientaux écrivent de droite à gauche; les Chinois et les Japonais tracent les lignes de leur écriture verticalement de haut en bas, en commençant par la droite.

Les Égyptiens, les Grecs, les Romains se servaient d'abord du pinceau pour écrire. On sait que les Chinois, encore de nos jours, ne tracent pas autrement leurs innombrables caractères. Plus



tard, on substitua au pinceau un petit roseau que l'on taillait comme nos plumes. A l'aide de ce roseau trempé dans l'encre, les Égyptiens écrivaient sur le papyrus en caractères aussi fins que nous pourrions le faire aujourd'hui avec la plume, sur le plus beau papier.

L'encre noire était, comme de nos jours, la plus habituellement employée; c'était un composé de noir de fumée, de gomme et d'eau; au dire de Pline, un peu de vinaigre la rendait ineffaçable, et il ajoute, qu'en y faisant infuser de l'absinthe, on préservait les manuscrits des souris.

Cette encre, qui a conservé sur de très-vieux manuscrits une teinte noire et brillante, a été employée jusqu'au douzième siècle, époque à laquelle elle fut remplacée par notre encre moderne, qui est un composé de sulfate de fer, de noix de galle, de gomme et d'eau. Les anciens employaient aussi des encres de couleur rouge, bleue, verte et jaune. Les titres et les initiales étaient souvent tracés en encre rouge, et cet usage passa des manuscrits romains à ceux du Bas-Empire et du moyen âge. L'encre et la teinture qui provenaient de la pourpre étaient exclusivement réservées aux empereurs; la fabrication et l'usage en était interdits aux particuliers sous les peines les plus sévères. Les anciens connaissaient aussi les encres d'or et d'argent, qui furent surtout en usage dans le Bas-Empire. La Bibliothèque de Paris possède plusieurs Évangiles grecs entièrement écrits en or.

Les scribes grecs, dans l'antiquité, étaient renommés pour leur habileté; Cicéron rapporte avoir vu l'*Iliade* d'Homère écrite sur velin et pouvant se renfermer dans une coquille de noix. Le savant évêque Huet a démontré la possibilité de ce fait, révoqué en doute par plusieurs auteurs modernes. Élien parle aussi d'un écrivain qui, après avoir écrit un distique en lettres d'or, pouvait le renfermer dans l'écorce d'un grain de blé. On sait d'ailleurs que nos calligraphes modernes ont souvent exécuté de semblables merveilles.

Les livres des anciens étaient en forme de rouleaux; on leur donnait le nom de volume, du mot latin *volvere*, qui veut dire rouler. Pour former un volume, on disposait l'écriture en colonnes perpendiculaires sur des feuilles de papyrus ou de parchemin; on collait ensuite ces feuilles bout à bout, puis on les roulait autour d'une baguette ou cylindre fixée à la dernière feuille. Ce cylindre, le plus souvent en bois, était parfois en os ou en ivoire; ses extrémités étaient peintes, souvent terminées par une boule d'ivoire, d'argent ou même d'or, dans les manuscrits de luxe. Le volume manuscrit était ensuite renfermé dans un étui ou sac qui laissait voir la tranche du rouleau, à laquelle on fixait généralement une bande de papyrus ou de parchemin portant le titre de l'ouvrage; d'autres fois, ce titre et le nom de l'auteur étaient gravés sur le bouton du cylindre. Parmi les peintures recueillies

à Herculaneum, quelques-unes représentent des volumes entre les mains de personnes qui les lisent. Tous se déroulent horizontalement et de gauche à droite, dans le sens de leur longueur. L'écriture y est divisée en petites colonnes perpendiculaires. On déroulait ces manuscrits petit à petit, de la main droite, et, à mesure qu'on avançait dans la lecture, on enroulait de nouveau de la main gauche, dans le même sens, la partie déjà lue. Les rouleaux étaient écrits d'un seul côté. Quelques-uns de ces volumes étaient énormes: on en a trouvé à Herculaneum qui avaient, déroulés, plus de vingt mètres de long. Certains ouvrages formaient un nombre considérable de rouleaux; ainsi l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère ne formaient pas moins de quarante-huit rouleaux, et l'*Histoire de Tite-Live* en comptait cent quarante.

Sous le règne de Tibère on voit paraître les livres carrés qui se rapprochent des nôtres. Les feuilles des livres carrés étaient écrites des deux côtés, tantôt sur toute leur largeur, tantôt sur deux ou trois colonnes, suivant leur dimension. On se servait indifféremment de papyrus ou de parchemin, et ce n'était qu'après les avoir couvertes d'écriture que l'on réunissait les feuilles, de manière à en faire un livre carré; on l'enveloppait ensuite dans une couverture en étoffe ou en bois, et souvent l'on y adaptait des fermoirs ou simplement une lanière de peau ou d'étoffe.

Les anciens écrivaient, comme nous, leurs lettres sur des feuilles de très-petites dimensions. La lettre, terminée, était roulée et entourée d'un ruban dont les deux bouts étaient collés au papier au moyen de la cire, sur laquelle on appliquait le cachet. Sur le rouleau ainsi fermé, on mettait l'adresse de celui à qui la lettre était destinée.

Les anciens connaissaient l'usage des affiches; on les écrivait en gros caractères sur du papyrus de qualité inférieure. Quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous; on peut en voir une dans les vitrines du musée du Louvre: elle contient l'annonce d'une récompense à qui ramènera chez leur maître deux esclaves échappés d'Alexandrie. Ce mode de publicité, tant employé de nos jours, existait donc déjà à cette époque.

Mais ce qui est bien plus singulier, c'est qu'il existait également à Rome, sous l'Empire, un Journal officiel, une espèce de *Moniteur*, où toutes les nouvelles importantes étaient consignées. Cette feuille quotidienne était répandue jusque dans les provinces les plus reculées de l'Empire. Ce *diurnal*, ou journal, écrit à plusieurs milliers d'exemplaires, relatait les faits mémorables, les discours prononcés sur la place publique ou au Sénat, les promotions, les édits, les causes célèbres, les prodiges, les spectacles, les bruits de ville; les mariages, les naissances et les funérailles. Comme vous le voyez, ce journal se rapprochait beaucoup des nôtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce journal de Rome a duré plus de cinq siècles, et qu'il a formé comme un recueil de documents plus ou moins



véridiques auxquels les historiens de l'ancienne Rome ont puisé une bonne part de ce qu'ils nous apprennent sur la chute de la République et sur l'histoire politique ou privée des Césars.

Chez les Romains, le métier de copiste était exercé principalement par des affranchis et des étrangers, la plupart grecs. On leur donnait le nom de *librarii* (libraires), faiseurs de livres; quant aux marchands de livres que nous appelons aujourd'hui libraires, ils portaient le nom de *bibliopoles*. Les Romains avaient des ateliers où plusieurs copistes écrivaient sous la dictée d'un lecteur; on pouvait obtenir ainsi assez rapidement un certain nombre d'exemplaires d'un même ouvrage. C'est par un semblable procédé qu'on multipliait à plusieurs milliers d'exemplaires le *Journal de l'Empire*. Les bons copistes étaient d'ailleurs fort rares, et Strabon dit, que de son temps, rien n'était plus incorrect que les manuscrits qu'on vendait à Rome et à Alexandrie. Il ne faut donc pas s'étonner de l'état informe où nous sont parvenus plusieurs auteurs anciens dans lesquels on trouve des passages incompréhensibles. Le manque de ponctuation ou son emploi défectueux a souvent occasionné les plus singuliers contre-sens. Pour en donner une idée, voici quelques exemples : — Des écrivains ont prétendu qu'Aristote était Juif, et cette assertion bizarre provient d'une faute de ponctuation : une version de Josèphe portait cette phrase : *Et celui-ci dit, Aristote était Juif*; au lieu de : *Et celui-ci, dit Aristote, était Juif*. — Vous connaissez, sans doute, Mesdemoiselles, le dicton : *Pour un point, Martin perdit son âne*; mais peut-être n'en savez-vous pas l'origine; la voici : Un abbé, du nom de Martin, avait ordonné qu'on écrivit en gros caractères sur le portail de son abbaye d'Azello, le vers latin suivant : *Porta patens esto. Nulli claudaris honesto*. — Ce qui voulait dire : Porte, sois ouverte à tous; ne sois fermée pour aucun honnête homme. Mais le scribe qui l'écrivit, soit par ignorance, soit par malice, au lieu de placer le point après *esto*, le mit après *nulli*; ce qui donnait à la phrase un sens contraire et signifiait alors : Porte, ne sois ouverte à personne, et sois fermée à tout honnête homme. Le pape passant par cette abbaye, fut choqué de ce vers latin mal ponctué, et, en attribuant la faute à Martin, il lui ôta l'abbaye et la donna à un autre, qui s'empessa de faire changer le point de place. Le mot *Azello*, qui est le nom de l'abbaye de Martin, signifie un âne, d'où le dicton : « Pour un point, Martin perdit son âne. »

Au moyen âge, redoutant avec raison l'altération des textes en ce qui touchait à la doctrine, les évêques et les abbés ne confièrent qu'à des hommes spéciaux, initiés aux dogmes de la religion, la copie des livres saints. On les désignait sous le nom de *clercs*. Les monastères, les métropoles, les chapitres furent pendant des siècles les dépositaires de presque tous les monuments

écrits de l'antiquité. Les moines et les prêtres copiaient la Bible, les ouvrages des Pères de l'Eglise, les recueils des décisions, les formules des actes publics; c'était à eux qu'on recourait pour dresser les actes privés. C'était parmi les clercs que les princes prenaient leurs notaires, leurs chanceliers, car ils étaient presque les seuls qui sussent lire et écrire. Ils étaient chargés par l'Etat de l'instruction publique; ils dirigeaient les écoles et les universités.

Les clercs étaient soumis à une règle sévère; ils devaient travailler en silence et avec application sous la surveillance du bibliothécaire, et pour qu'ils ne fussent pas dérangés, l'abbé et le prieur avaient seuls le droit d'entrer dans la salle de travail, qui portait le nom de *Scriptorium*. On trouve dans les instructions de l'abbé Trithème, l'énumération des diverses opérations nécessaires pour faire un livre : « Que l'un de vous taille les feuilles de parchemin; qu'un autre les polisse; qu'un troisième y trace les lignes qui doivent guider l'écrivain; qu'un autre prépare les plumes et l'encre; que l'un relise et corrige le livre que l'autre a écrit; que celui-ci fasse les ornements à l'encre rouge; que celui-là se charge de la ponctuation; cet autre, des peintures; qu'un clerc habile colle les feuilles et relie les livres avec des tablettes de bois. Vous, apprêtez le cuir; vous, enfin, les lames de métal qui doivent orner la reliure. »

Sous le règne de Charlemagne, les lettres prirent un nouvel essor. Quoique fort illettré, comme tous les guerriers de son temps, ce grand prince conçut, pendant ses expéditions en Italie, l'amour des sciences et des arts; il prit soin de remplir la bibliothèque de son palais de tout ce qu'il put recueillir de beaux manuscrits, et, afin d'en multiplier les exemplaires, il réunit des copistes et des enlumineurs. Il protégea les libraires, encouragea la fabrication du parchemin en France, attira des savants à sa cour et fonda la première université à Paris. Il fit venir de l'Orient et de l'Italie des enlumineurs habiles qui répandirent en France le goût de la miniature. Il resta plusieurs beaux manuscrits comme spécimens de cet art; tels sont les *Heures de Charlemagne* que possède le Louvre, la *Bible de Charles le Chauve*. Au douzième siècle, l'enluminure s'enrichit d'un nouveau genre d'ornement, les armoiries, que les croisades venaient de mettre à la mode, et cet art parvint peu à peu à un haut degré de perfection. C'est au quatorzième siècle que paraissent les grandes œuvres restées comme des monuments célèbres de l'art à cette époque. C'est la *Cité de Dieu* de saint Augustin, chef-d'œuvre de grâce et d'ornementation; c'est la splendide Bible que possède la Bibliothèque Richelieu; ce manuscrit merveilleux ne contient pas moins de cinq mille cent vingt-deux tableaux, avec toutes les capitales en or et en outremer. Des ouvrages semblables prenaient la vie d'un homme, et ce n'était pas trop pour orner, peindre et enluminer ces merveilles. On estime



que cette Bible coûterait aujourd'hui à faire plus de cent mille francs.

Le quinzième siècle nous offre encore une suite de magnifiques manuscrits. A cette époque le livre était chose trop précieuse pour ne pas l'entourer de tous les moyens de conservation, et comme la reliure est une des meilleures conditions de sa durée, on y apportait un soin extrême. Nous avons vu que chez les anciens les livres carrés étaient en général enveloppés dans un morceau d'étoffe ou dans un étui en bois. Le Bas-Empire introduisit un grand luxe dans les reliures. Dès le quatrième siècle, on voit des livres recouverts de cuir rouge, bleu, vert ou jaune, souvent décorés d'ornements en argent et en or. Plus tard, aux quatorzième et quinzième siècle, les reliures devinrent de véritables objets d'art; les artistes exercèrent leur talent sur les missels et autres livres d'église, qu'ils revêtirent de tablettes en bois, en ivoire, en argent, ciselées avec art et parfois même incrustées de pierres précieuses. Ces

peintures et ces reliures avaient élevé le prix des livres à un taux excessif; les beaux manuscrits étaient si rares, si chers et si précieux, du douzième au quinzième siècle, qu'ils se vendaient par contrats comme des immeubles, et qu'on les donnait en dot, en gage et en héritage. Le savant Mabillon rapporte que la comtesse d'Anjou, au onzième siècle, acheta un recueil des Homélies d'Haimon d'Alberstadt pour 200 brebis, un muîds de froment, un de seigle, un de miel et un certain nombre de peaux de martre. En 1276, l'abbé de Croxton acheta une Bible cinquante marcs d'argent (environ 833 fr.). Les Heures que Charles VI donna à la duchesse de Bourgogne, avaient coûté 600 écus. Le pape Léon X paya 500 sequins les cinq premiers livres de Tacite. Vous comprenez qu'à de tels prix, les princes et les grands seigneurs pouvaient seuls posséder des livres, et encore arrivait-il souvent que ceux qui les possédaient ne pouvaient les lire. J. PIZETTA.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### CORNEILLE

(Suite.)

**P**olyeucte, martyr, tragédie chrétienne. C'est sous ce titre que parut l'œuvre la plus remarquable de Corneille, celle qui emprunte à la foi chrétienne et au sentiment des vertus domestiques, une chaleur, une profondeur jusqu'alors ignorées, celle qui introduisit sur la scène de nouveaux éléments, le droit de Dieu sur les âmes, et la fidélité conjugale, provenant, non de l'amour, mais du devoir; et pourtant, qui le croirait? la société s'éclairée de l'hôtel de Rambouillet refusa son suffrage à cette tragédie, et Voiture fut député par la docte assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Que craignait-on? qu'un héros chrétien, un martyr ne réussît passur le théâtre! pourtant, Rotrou avait fait représenter, et avec succès, son *Saint-Genès*, et l'on pouvait croire que le public ne serait pas insensible à ces immortels souvenirs de la foi, et que le sentiment chrétien, si vif alors en France, donnerait à Corneille au-

tant d'admirateurs que de spectateurs. Et quels barbares n'auraient goûté le charme et la nouveauté du caractère de Pauline? Corneille persista en dépit des observations de ses amis; la pièce fut jouée et elle eut un plein succès.

Vous en connaissez le sujet: Polyeucte est récemment marié à Pauline, fille du gouverneur de l'Arménie; Pauline l'a accepté par obéissance à son père; elle aime un chevalier romain, nommé Sévère, qu'elle croit mort dans la campagne de Décus en Perse; elle aime son mari par devoir, mais quel amour! qu'il est grand, généreux et constant! Polyeucte a un secret qu'elle ignore: il est chrétien, et au moment où la pièce s'ouvre, il vient de recevoir le baptême. Pauline est émue par un songe qui lui a montré son époux mort, et Sévère vivant et triomphant; elle apprend qu'en effet Sévère vit, qu'il arrive en Arménie avec les pleins pouvoirs de l'empereur, et que, Polyeucte, dans un sacrifice solennel offert aux dieux, a renversé l'autel et les idoles. Félix, son beau-père, le fait arrêter, il assiste au supplice de Néarque, son ami, et bientôt, il se prépare lui-même à la mort. Pauline le conjure de vivre pour elle, et, sans trahir sa foi, de la cacher; il refuse, il fait



appeler Sévère, il lui rend, il lui confie la femme qu'ils ont tous deux aimée; il marche au supplice, Pauline le suit et se convertit à la vue de ce sang répandu pour le Christ. Rien n'est plus chrétien, ni plus touchant, ni plus élevé que toutes les scènes animées par la présence de Pauline et de Polyeucte, l'une qui combat la passion au nom du saint devoir conjugal, l'autre qui résiste, au nom de Dieu, à l'amour permis et à toutes les perspectives de la félicité humaine, qui aime mieux mourir d'une mort sanglante que de vivre avec Pauline. Mais cette mort, il l'offre pour elle, pour qu'elle aussi adore et connaisse le Dieu véritable.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,  
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;  
Avec trop de mérite il vous plut la former,  
Pour ne vous point connaître et ne vous point aimer,  
Pour vivre des enfers esclave infortunée,  
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Quittez cette chimère et m'aimez !

POLYEUCTE.

Je vous aime  
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que  
[moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas !

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas !

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

On devrait citer tout ce dialogue, comme on voudrait citer le monologue inspiré, où Polyeucte épanche son âme devant Dieu :

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,  
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;  
De vos sacrés attraits les âmes possédées  
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.  
Vous promettez beaucoup et donnez davantage;  
Vos biens ne sont pas inconstants,  
Et l'heureux trépas que j'attends  
Ne vous sert que d'un doux passage  
Pour nous introduire au partage  
Qui nous rend à jamais contents !

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,  
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre,  
Je la vois : mais mon cœur d'un saint zèle enflammé,  
N'en goûte plus l'appât dont il était charmé,  
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,  
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

Dans ses adieux à Sévère, éclate l'abnégation du chrétien qui a triomphé de tout et de lui-même :

POLYEUCTE.

Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,  
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,  
Et laissez la vertu la plus rare à nos yeux,  
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,  
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête  
[homme

Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.  
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous.  
Ne la refusez pas des mains de son époux;  
S'il vous a désunis, sa mort va vous rejoindre;  
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre,  
Rendez-lui votre cœur et recevez sa foi :  
Vivez heureux ensemble et mourez comme moi.  
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.  
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.  
Allons, gardes, c'est fait !

Pauline refuse; elle veut que son époux vive;  
elle le conjure en ces termes touchants :

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie  
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie !

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore :  
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.  
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi. [tienne,  
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entre-  
Je ne vous connais plus si vous n'êtes chrétienne.

Elle devient chrétienne, elle le déclare à son père :

PAULINE.

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;  
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me cou-  
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir ! [vrir,  
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...  
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.

Il est regrettable que la tragédie ne finisse pas sur ce cri sublime : la conversion de Félix, (un vrai fonctionnaire du Bas-Empire) n'ajoute rien à l'intérêt, au contraire. Il est vrai, comme on l'a ingénieusement observé, que Shakespeare n'eût pas éloigné de son drame ce personnage humain, pris sur nature, car il est tout intérêt personnel.

On peut reprocher à Polyeucte d'autres défauts; l'expression de l'amour de Sévère n'est pas toujours heureuse, et le langage des amants sied peu à cette personnalité si ferme et si virile; mais le courant d'air chaud, d'air chrétien qui circule à travers toute la pièce, qui insuffle à Nérarque tant de sagesse, à Polyeucte, un si noble et si tendre



courage, à Pauline encore païenne, mais naturellement chrétienne, un sentiment si pur du devoir, ce soufflé d'en haut rachèterait bien d'autres défauts. Ces taches appartenaient au temps où vécut Corneille, les beautés sont son œuvre propre.

La *Mort de Pompée* suivit de près *Polyeucte*; le héros dont cette tragédie porte le nom n'y paraît pas, sa mort seule remplit la scène. Voltaire considérât l'exposition de la *Mort de Pompée* comme une des plus admirables créations du théâtre: le jeune roi d'Égypte, Ptolémée, délibère en conseil sur cette question: Faut-il accueillir Pompée vaincu et fugitif? Faut-il le livrer à César, ou faire ce que César désire peut-être en secret, lui arracher la vie? Septime résume la situation en deux vers:

Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,  
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.

Pour le roi d'Égypte, le choix n'est pas douteux, Pompée sera immolé; Ptolémée offre lui-même à César, la tête de son infortuné rival. César indigné l'apostrophe:

Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?

.....  
Vous qui devez respect au moindre des Romains,  
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale,  
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,  
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,  
La puissance absolue et de vie et de mort?

.....  
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule  
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,  
Et que s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant  
Lui faisait de ma tête un semblable présent?

Comment ne pas admirer ce langage si ferme, si net et si profond? Comme le récit de l'historien romain est fondu dans cette belle œuvre, et avec quel art Corneille s'est approprié l'esprit et les pensées de l'antique! comme la fermeté romaine revit dans l'apostrophe de la veuve de Pompée aux cendres de son époux:

CORNÉLIE.

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,  
Éternel entretien de haine et de pitié,  
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié!  
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes,  
Un grand cœur à ses maux applique d'autres char-  
Les faibles déplaisirs s'amuse à parler, [mes.  
Et quiconque se plaint, cherche à se consoler.  
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,  
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,  
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,  
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé;  
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,  
Ma divinité seule après ce coup funeste,  
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,  
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.  
Ptolémée à César, par un lâche artifice,  
Rome! de ton Pompée a fait un sacrifice,

Et je n'entrerais point dans tes murs isolés  
Que le prêtre et le dieu ne me soient immolés!  
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,  
O cendres! mon espoir aussi bien que ma peine!

La grandeur dévolue à la femme romaine respire dans ce morceau, mais Corneille n'a pas réussi à peindre le *serpent du Nil*, l'habile Cléopâtre; il semble que son génie ne pouvait descendre jusqu'à la ruse et la cruelle coquetterie de la fille des Ptolémées. La grandeur seule s'assortissait à son âme; il ne peint bien que ce qui est un peu plus grand que nature.

M. B.

## VALENTINE

PAR MADAME DE STOLZ (1).

Nous venons de lire avec une profonde émotion ce beau livre, nouveau produit d'une plume si spirituelle et si pure: à cette époque où il se fait un si grand gaspillage de réputation, où le clinquant passe pour de l'or, la mièvrerie pour de la grâce, les calembours pour de l'esprit, cette œuvre remarquable aura-t-elle le succès qu'elle mérite? c'est plus que douteux; elle est trop fine pour plaire aux étourdis, trop profonde pour convenir aux esprits superficiels, trop intérieure et trop sérieuse pour agréer aux gens frivoles; et pourtant, cette *histoire d'une âme* est si entraînante que lorsqu'on l'a commencée, on ne peut plus la quitter. Rien de plus simple que ce sujet, où madame de Stolz a mis tant de cœur et de connaissance du monde.

Valentine est élevée au couvent; une éducation tendre et sévère forme son être et étouffe les défauts d'une nature trop ardente; elle se croit seule dans le monde; elle n'a d'autre mère qu'une religieuse qui la surveille de près, d'autre amie qu'une compagne de classe; personne ne vient la voir; elle se croit pauvre et destinée au travail, lorsqu'à vingt ans, l'horizon s'ouvre devant elle; on lui apprend qu'elle porte un nom antique, qu'elle possède une fortune immense, et que l'éducation austère qu'on lui a donnée avait été dirigée d'avance par les ordres de son aïeul, qui ne voulait pas qu'elle fût élevée pour le monde et parmi les gâteries de la fortune.

Valentine sort de son monastère; elle entre dans le milieu brillant où un accueil privilégié lui est réservé; elle est d'abord très-heureuse; elle aime la vie: elle jouit de tout ce que Dieu lui a donné: une famille, de tendres amis, la nature, les arts, le bonheur de donner et de faire sourire ceux qui ne sourient guère; puis un en-

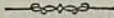
(1) Chez Périsse frères, 38, rue Saint-Sulpice, Paris.  
Un beau volume, franco, 2 fr. 50.



trainement passer la jette dans une vie de plaisirs et d'agitations : elle n'est plus heureuse ; elle est simplement amusée ; le voile tombe de ses yeux, elle revient vers ses premiers amis, vers des plaisirs simples et vrais ; elle voit le bonheur sous toutes les formes ; il la tente, il la séduit ; mais, au dedans d'elle-même, un souffle vigoureux la porte ailleurs. Les malheureux l'attirent ; une force irrésistible la pousse vers une vocation sublime : elle obéit, quoique son cœur se brise en quittant cette félicité terrestre que Dieu lui avait donnée : — ce château où sa mère a vécu, ces amis si fidèles et si chers, cette liberté dont elle faisait un saint usage, elle quitte tout, elle se quitte elle-même, et se voue à Dieu chez les Filles de la charité !

Voilà le canevas sur lequel une main habile a semé tant de perles, tant d'observations sagaces, de mots heureux et pénétrants.

Depuis longtemps peut-être, la presse catholique n'a rien produit de meilleur ; et, si la chose dépendait de nous, le livre de madame de Stolz serait placé au milieu de toutes les familles chrétiennes. Il est fait pour elles : puissent elles l'apprécier !



## PHYSIONOMIES DE SAINTS

PAR M. ERNEST HELLO.

Tous les saints se ressemblent en un point : ils aiment Dieu et le prochain et ne s'aiment pas eux-mêmes, mais à part ce trait général qui les marque, que de dissemblance entre eux, et comme par des voies différentes, ils ont tendu au même but ! Dans le collège apostolique même, les disciples élus par Jésus diffèrent ! saint Pierre a la douceur et la mansuétude d'un pontife et d'un père ; saint Paul, l'ardeur et l'enthousiasme d'un enfant du tonnerre ; saint Jean, quoique fils de Zébédée, ne ressemble pas à son frère saint Jacques ; sainte Cécile, la grande dame romaine, pleine de science et de dignité, ne ressemble pas à la pauvre vierge martyre Potamienne ; saint Jérôme, si brûlant et

si vif, ne ressemble pas plus à saint Grégoire de Naziance, si élégant et si suave, que les rudes anachorètes d'Egypte ne ressemblent à saint François de Sales, et le grand François d'Assise, fou d'amour pour Jésus-Christ, ne ressemble à saint Bernard, le conseiller des papes, des empereurs et des rois. Et ils sont tous saints néanmoins ; ils ont également aimé Dieu sous la bure ou sous la pourpre, parmi les bûchers ou dans les cours des monarques, au désert ou parmi les affaires du siècle. M. Hello a choisi un certain nombre de saints dont il a étudié le caractère particulier ; il explique lui-même le but de son travail : « Une des grandes erreurs du monde, dit-il, » consiste à se figurer les saints comme des êtres » complètement étrangers à l'humanité, comme » des figures de cire toutes coulées dans le même » moule ; c'est contre cette erreur que j'ai voulu » particulièrement lutter. »

Il étudie ainsi saint Jean-Chrysostome, évêque, moraliste, dévoué à tous ; saint François de Sales, génie naïf et antique ; sainte Françoise Romaine, si favorisée de Dieu au milieu du tracas du monde et de la famille ; saint Grégoire-le Grand, l'admirable interprète des Ecritures ; saint Joseph, dont toute la vie fut cachée ; saint Pierre-Célestin, l'humilité même ; saint Philippe de Néri qu'on appelait *le Bon* ; saint Antoine de Padoue, à qui la nature obéissait ; sainte Gertrude, si simple ; sainte Thérèse, si spirituelle ; saint Jude, qu'on oublie et à qui on peut tout demander (nous en omettons bien d'autres), et il entraîne à sa suite le lecteur dans cet immense jardin de la sainteté, dont les fleurs sont innombrables et diverses. Toutes ces études sont intéressantes, et quelques-unes sont admirables ; je citerai celles qui regardent les saints de l'Ancien Testament, et celles qui ont pour sujets saint Augustin, sainte Gertrude et saint Denis. Nous recommandons ce livre original et beau à nos lecteurs (1).

(1) Paris, Victor Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. Prix : 3 francs, et franco, 3 fr. 50.





# LETTRES A NATHALIE

## DEUXIÈME SÉRIE

### DIX-SEPTIÈME LETTRE

#### FAUT-IL ÉCRIRE LE JOURNAL DE SA VIE ?

Ma chère Nathalie,

Ne vous lasserez-vous point quelque jour de m'entendre vous contredire ? Cette bonne grâce avec laquelle vous souffrez que je vous discute et que je vous combatte, ne finira-t-elle point par se fatiguer ? En attendant, je profite de votre bonne volonté. J'entamerai aujourd'hui une démolition en règle de votre dernière lettre, et généralement de tout ce qu'elle contient. Le malheur est seulement que, pour cette fois et contre toutes mes habitudes, je suis resté un certain temps sans vous répondre. Vous n'avez peut-être pas bien présent ce que vous m'avez dit, et vous n'y aurez pas attaché la même importance que moi.

Il était question, vous en souvenez-vous, de votre étrange amie Cora de Ladvenut. Vous me racontiez comment cette jeune personne, arrivée à sa trentième année, sans avoir jamais ou voulu ou pu se marier, désabusée de tout, même de ses espérances, avait senti le besoin de recueillir sa vie de jeune fille, qu'elle sentait pour ainsi dire glisser entre ses doigts et s'évanouir dans le passé. C'est alors qu'elle a imaginé d'écrire le journal de sa vie, afin de se rendre présent chacun des jours qu'elle voit s'écouler. Elle a fait comme ces photographes qui viennent prendre l'aspect des tentures et des décorations fragiles, disposées pour vingt-quatre heures de fête. Lorsque les échafaudages ont disparu et que le lendemain a succédé à la veille, il ne reste plus de tout ce qui avait charmé le regard, rien autre que cette image fragile sur une mince feuille de papier.

Vous n'approuvez point, Nathalie, ce genre de distraction ou d'occupation, je ne sais au juste comment dire ; car, d'une façon pas plus que de de l'autre, mademoiselle Cora n'échappe à vos critiques et à vos sarcasmes. Je vous assure, ma cousine, qu'en cette occasion, je n'ai plus

reconnu le langage de votre justice et de votre charité habituelles. Il ne me semble point que l'offensive rédaction de ces Mémoires ignorés suffise pour expliquer de votre part tant de verve et tant d'amertume. Il faut absolument que vous ayez contre mademoiselle de Ladvenut quelque vieux levain de rancune. Vous transportez contre cette œuvre de sa plume l'irritation que vous ont laissée sans doute d'autres souvenirs.

Mais il ne s'agit point ici, comme vous l'entendez bien, ni de mademoiselle de Ladvenut, ni des relations peu sympathiques que les nécessités ont imposées à votre famille. Laissons de côté, si vous le voulez bien, la personne à propos de laquelle nous soulevons entre nous ce débat. S'il vous a pris fantaisie de l'attaquer, ce n'est pas moi que vous trouverez sur votre chemin pour la défendre ; je vous l'abandonne bien volontiers sans stipuler pour elle aucune réserve ; mais ce que je ne vous abandonne pas de même, c'est l'idée qu'elle a mise en pratique. Ne prenez-vous pas bien mal votre temps pour tourner en raillerie cette habitude d'écrire, chaque soir, quelques notes sur la journée présente, alors que mon intention était, je vous l'avouerai sans détour mais non point sans quelque embarras, de vous conseiller cette pratique. Je regarde cet exercice comme éminemment salutaire. Rien de plus propre à rendre l'intelligence plus ferme, le caractère plus fort, la sensibilité plus vraie, la plume elle-même et le style plus souples et plus nerveux.

Si j'étais quelqu'un de ces pédants dont la race est aujourd'hui perdue, fort heureusement pour le repos de la pauvre humanité, je reprendrais solennellement les unes après les autres ces divisions qui me sont venues au courant de ma pensée. Je les numéroterais séparément, je les distribuerais en une sorte de hiérarchie scientifique et philosophique, et je serais sûr, grâce à cet artifice d'école, de ne point me perdre dans mes réflexions avec vous, ce qui m'arrive si souvent et si volontiers.

J'instituerai donc des démonstrations en règle pour prouver l'utilité d'écrire un journal de sa vie, au point de vue :

- 1° De la maturité de la réflexion ;
- 2° De la formation du caractère ;



## 3. De l'achèvement et de la grâce de l'esprit.

Soyez-en bien convaincue, ma bonne cousine, ces petits arrangements techniques à la façon des professeurs ou des sermonnaires, ne nuisent pas du tout à la clarté de ce qu'on veut dire; et puisque j'ai commencé à tomber dans la dissertation, permettez-moi, s'il vous plaît, de continuer et d'aller jusqu'au bout, dussiez-vous sourire doucement de votre consciencieux cousin.

Je reprends donc :

1<sup>o</sup> *Utilité d'un Journal de sa vie, au point de vue de la réflexion et de la maturité de l'esprit.*

Ce n'est pas *maturité* qu'il faudrait ici, Nathalie, mais bien *maturation*, si le mot était français. Malheureusement il ne l'est point; il ne l'est pas plus qu'une foule d'autres expressions fort utiles et presque indispensables. Je tiens, en effet, que ce simple retour sur nous-mêmes, non point pour nous raconter mais simplement pour nous apercevoir, suffit pour nous rendre présente notre vie dont, la plupart du temps, nous n'avons même pas conscience.

Vous connaissez, je pense, cet auteur Anglais qui compare les différentes espèces de mémoires, tantôt à l'inscription gravée sur le bronze, ou taillée dans le marbre, tantôt aux caractères à la fois faciles et permanents tracés sur le papier, tantôt enfin, à ces lignes mobiles et à peine durables que le doigt laisse après lui dans un sable mouvant. Ce que le moraliste dit ainsi, avec tant de grâce et de justesse, de la faculté de se souvenir, tantôt rebelle et ensuite fidèle jusqu'au bout, lorsqu'une fois elle a été vaincue, tantôt complaisante et molle au premier abord, pour se dérober ensuite à nos efforts et à notre pensée, je l'ai toujours appliqué à notre vie elle-même. Nous sommes tellement inattentifs et, si je puis aller jusque là, tellement étrangers à ce qui se passe au dedans de nous, que nous empruntons, pour ainsi dire, le sentiment même de notre propre personne au milieu dans lequel nous nous trouvons placés. Nous ressemblons à l'eau qui passe et qui s'en va. Arrivée à tel ou tel point de sa course ou de la rive, elle reflète ses marges de gazon, l'ombre des grands arbres, la perspective des maisons, l'horizon des rochers, des bois et des montagnes. Au bout de quelques secondes, que reste-t-il de ce spectacle fugitif? Le flot a passé, et sur le miroir mobile qu'il entraîne avec lui, vont se peindre, pour disparaître à leur tour, d'autres rives et d'autres contrées. Toute cette course se continue et s'achève, sans que le torrent ait rien gardé de ce qu'il a vu. Prenez dans votre main cette eau cristalline; elle est aussi pure et aussi vide de toute nuance comme de toute forme, à l'arrivée qu'au départ.

N'est-ce pas là, ma cousine, l'image la plus vraie et aussi la plus triste de l'existence que leur réflexion fait à la plupart des hommes?

Eux aussi, ils paraissent avoir comme l'eau qui passe, une couleur propre, un dessin, une figure,

et cependant leur âme n'est que le reflet de ce qui les environne. Leurs pensées étaient un écho, et leur initiative une impulsion.

Au contraire, supposez que, chaque soir, on ait le courage de se mettre en face de soi-même, de regarder au fond de sa propre pensée, jusqu'à ce qu'on ait démêlé et fait revivre les motifs. Cette évocation donne à notre vie une seconde existence, et demain nous retrouverons dans chacune de nos actions cette même et précieuse habitude de la lucidité.

Je passe à ma réflexion n<sup>o</sup> 2.

## THÈSE

*L'habitude de faire le journal de sa vie contribue à la formation du caractère.*

## DÉMONSTRATION.

Je suis amateur du bel esprit, ma chère cousine, et nul plus que moi n'y attache de prix. Je trouve fort séante à la nature humaine cette force et cette habitude de la réflexion, que je m'épuise à vous recommander, et j'estime que ce coup d'œil rétrospectif sur nous-mêmes est éminemment propre à nous y aider; mais le caractère passe encore avant l'esprit, et c'est sous ce rapport que la rédaction d'un journal apporte à l'âme un secours particulier.

Si, par un côté, ces souvenirs personnels écrits jour par jour tiennent lieu de mémoires et rappellent, toutes proportions gardées, les confidences indiscrètes que, sous le règne de Louis XIV, le fameux duc de St-Simon faisait chaque soir à son papier, à les prendre par un autre endroit, ces témoignages qu'on se rend ou ces aveux qu'on se fait, constituent un véritable examen de conscience, semblable à celui que les philosophes du stoïcisme recommandaient déjà dans l'antiquité, avant le christianisme.

Si c'est une grande honte et une véritable douleur pour l'homme, de ne pouvoir sans rougir se mettre en face de lui-même, c'est aussi une consolation et un honneur pour notre nature que nous ayons toujours quelque chose à y gagner, en provoquant ainsi les susceptibilités de notre propre conscience. En dépit des mauvais tours que nous jouent notre orgueil, notre complaisance en nous-mêmes, ces raisons hypocrites par lesquelles nous pallions nos fautes et nous excusons nos erreurs, nous ne laissons pas, lorsque nous nous retrouvons seul à seul avec nous-même de porter des jugements sévères et droits. La passion du moment s'est apaisée; nous ne sommes plus en présence d'aucune nécessité d'agir; nous n'avons donc plus besoin ni de justifier la langueur de notre paresse, ni de refréner l'ardeur de notre impatience. Nos actions nous apparaissent en dehors de tous les motifs qui tenaient à nous par des attaches sensibles. Nous ne nous sentons plus mis en demeure par notre raison de prendre des réso-



lutions conformes à nos jugements; nous pouvons, sans qu'il risque de nous en coûter aucun effort immédiat, rendre justice à la vertu, et nous donner même le luxe commode de rêver l'héroïsme.

Rien ne saurait être meilleur pour l'âme que de s'habituer à ces jugements sains, et dégagés de toute molle complaisance sur notre propre conduite. L'effort de réflexion qui la détache de nous par le travail de la composition, par la représentation écrite, la constitue pour ainsi dire à l'état impersonnel. Tandis qu'auparavant elle flottait dans notre souvenir semblable à une réminiscence ou à un rêve, elle prend un corps et une âme; elle vit, elle agit en quelque sorte sous nos yeux. Nous finissons par nous en désintéresser suffisamment pour user vis-à-vis d'elle non pas seulement d'impartialité, mais, au besoin, d'une sévérité réelle.

C'est ainsi que la conscience humaine se forme: qu'elle acquiert du discernement et de la vigueur, qu'elle apprend à donner une véritable valeur aux actions si diverses de notre vie. Je pourrais vous citer telle femme qui, du matin au soir s'était crue occupée parce qu'elle s'agitait; et, à la dernière heure du jour, lorsqu'elle en venait à résumer le bien et le mal de ces vingt-quatre heures, elle en apercevait avec une salutaire épouvante le vide et le néant. Cette leçon qui ressort des faits eux-mêmes est incontestablement la plus efficace de toutes. Un invincible amour-propre nous porte toujours, en dépit de toutes nos résolutions les meilleures, à nous tenir en garde et à nous mettre en rébellion contre les critiques d'autrui; mais il n'est pas possible de se dérober à ces aveux, à ces confidences, à ces reproches qu'on s'adresse à soi-même, et toute cette méditation ne tarde pas à se transformer en énergie.

Enfin, ma chère cousine, pour ne point vous fatiguer, comme je ne manquerais pas de le faire, par un excès de morale, laissez-moi poser et développer, avec la même solennité pédantesque, ma troisième et dernière thèse, et pardonnez à l'homme du monde, moins bon sans doute qu'il ne le faudrait, d'y attacher au moins autant d'importance qu'à mes deux autres démonstrations.

*« L'habitude d'écrire ainsi le Journal de sa propre vie, contribue d'une façon singulière à l'achèvement et à la grâce de notre esprit. »*

Je ne sais pas, ma cousine, si vous en avez fait comme moi la remarque; mais à l'heure présente, il est bien peu de personnes qui se donnent la peine de penser et peut-être qui en soient capables. Entre les lectures frivoles dont on se donne l'agrément par une condescendance de plus en plus complaisante, et les lectures sérieuses dont on perd l'habitude par une paresse de plus en plus invétérée, il ne reste plus des opérations de l'intelligence que ce misérable minimum dont ne saurait se passer le train habituel de notre vie. On ne fait plus l'effort de concevoir une idée générale de suivre un raisonnement, encore moins de le

construire. Ce n'est point pour se trouver juxtaposées avec plus ou moins de bonheur, que des phrases se font suite et qu'elles entrent dans le corps d'une même pensée. Elles viennent les unes après les autres comme elles peuvent, tantôt concentrées et entassées jusqu'à l'encombrement et l'étouffement, tantôt séparées et perdues jusqu'à l'isolement et au vide.

La raison de cette intermittence est cette existence au jour le jour qui ôte à la plupart des hommes jusqu'à l'occasion de réfléchir. Leur esprit ne trouve plus aucune ressource lorsqu'il se présente quelque circonstance grave; et comme ils n'ont pas su se ménager la leçon de leur propre vie, il se trouve que, pour eux seuls, aucune expérience ne résulte des jours écoulés. Ils ressemblent à ces fruits portés par des arbres sans sève et qui, laissés sur la branche où ils languissent, traversent les effluves du printemps sans s'y fortifier, ou les ardeurs de l'été sans y mûrir.

Comprenez-vous maintenant, Nathalie, pourquoi il me paraît salutaire de mettre par écrit les principaux événements de sa conduite, avec les réflexions que ces événements nous suggèrent? Tandis que la pensée flotte au dedans de nous, et qu'elle y demeure constamment à l'état d'esquisse, il est impossible, au contraire, de tracer sur le papier une phrase, sans que cette phrase ait, pour exister, un sujet, un verbe et un attribut; il est impossible d'aller jusqu'au bout d'une période sans assigner leur rang aux propositions principales, subordonnées, incidentes, conjonctives, explicatives, que sais-je? Enfin, il n'est point loisible d'entreprendre et de terminer un récit, quelque bref et quelque simple qu'on le suppose, sans en distinguer la fin, le milieu, le commencement, sans en marquer les péripéties, en expliquer la suite, en assigner le dénouement. L'écriture n'est pas autre chose qu'une pensée complète; et c'est là un exercice aussi rare qu'utile à l'intelligence.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, ma chère Nathalie, que, sous aucun prétexte, cette sorte de confession ne doit être montrée. Elle ne doit pas plus apparaître au dehors, que votre conscience elle-même. C'est là une affaire intérieure, et il ne faut jamais se départir de la pudeur de ce secret.

Ne croyez pas toutefois que ce travail n'aura pas plus tard de lecteur qui en tire de profit sérieux; et ce lecteur il n'est pas nécessaire de le chercher bien loin; c'est le seul qui puisse ne pas violer l'incognito de votre plume. Ce sera vous-même, ma chère Nathalie, vous qui êtes si jeune encore malgré la précoce gravité de vos vingt et un ans révolus. Vous ne pouvez pas vous douter aujourd'hui, par aucun effort de votre imagination, du plaisir, du charme, du profit que vous retirerez à revoir dans quelques années cet album de votre jeunesse. Vous mesurerez ainsi le progrès qui se sera, comme je l'espère, accompli en vous. Vous aurez acquis plus de raison et



de force; votre adorable innocence aura pris la forme sévère et douce de la vertu, et vous vous rendrez avec plus de confiance ce consolant témoignage, que le temps écoulé n'aura pas été perdu. Mais vous aimerez surtout à revoir ces impressions fugitives et gracieuses de l'aurore, ce passé que rien ne peut faire revivre, et que chaque nouveau matin dérobera à la veille, en effaçant un jour de plus dans notre vie. Vous reverrez autour de vous les mêmes fleuves, les mêmes montagnes, les mêmes horizons, l'azur

des mêmes cieux et le sourire des mêmes printemps; mais pour retrouver vos joies enfantines, vos effusions, vos espérances, ce ne sera plus dans votre cœur raffermi au contact de vos devoirs, qu'il faudra regarder, ce sera dans ce livre de vous-même que vous retrouverez votre portrait et votre âme de la vingtième année.

Je vous serre la main,

Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

## FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE.)

### XXI

#### LE RETOUR DE MARTHE.

Elle revint au foyer si longtemps déserté; elle était bien portante, fraîche, presque rajeunie; néanmoins, jamais.

Volatile malheureuse,  
Demi-morte, demi-boiteuse,

ne fut plus ennuyée, plus assombrie en rentrant dans le nid abandonné. Et pourtant, l'accueil fut tendre! M. Dallines reçut sa jeune compagne avec un transport de joie qui disait assez quelles avaient été les inquiétudes et les angoisses de l'absence; Fabienne l'embrassa avec amitié; il lui semblait que la rentrée à la maison était aussi le retour vers l'ordre et le devoir; André fut prodigue de caresses; le petit logis même était paré, et en rentrant dans sa chambre, Marthe put voir qu'on l'avait embellie, qu'on avait changé une pièce voisine en un joli salon plein de fleurs et de colifichets. Elle sourit, elle remercia, et son mari oublia pour un instant le vide creusé dans son budget par ces nouvelles acquisitions. Il croyait avoir tout reconquis, et le cœur, et le présent, et l'avenir; le pauvre homme cachait sous ses cheveux gris bien des illusions, et de folles espérances sous les rides que les années avaient gravées sur son front! Mais les songes, à soixante ans, ne sont pas de longue durée; la jeunesse est si obstinée à croire au bonheur! l'âge mûr sait ce qui en est, et ses plus beaux espoirs n'ont pas de profondes racines.

Bientôt, après la secousse des premiers jours, le plaisir instinctif d'être chez soi, près de son enfant et de sa mère, Marthe laissa percer dans tout son être un insurmontable ennui, une tristesse qu'elle ne pouvait cacher. Sa pensée errait en dehors de l'horizon où vivaient les siens, son âme était ailleurs; ce qui l'amusaient jadis, les nouvelles de la petite ville, les succès du journal, ses polémiques, ses chutes et ses victoires, n'attirait plus son attention; elle recevait encore son monde d'autrefois, mais là même, dans son salon, au milieu de ses courtisans fidèles, quelque chose de morne et de distrait disait assez que son esprit n'était pas où son corps habitait; elle ne s'occupait ni de sa maison, ni de son enfant; elle donnait un temps considérable à sa correspondance avec les amies qu'elle avait connues à Passy, madame Cherey et sa fille; elle leur écrivait des volumes, elle en recevait des bibles, et M. Dallines s'étonnait et s'attristait de n'être pas en tiers dans ces intimes confidences. Marthe lui lisait des fragments des lettres qu'elle recevait et ne communiquait pas ses réponses; il se sentait en quelque sorte exilé des pensées de sa femme; il voyait qu'elle vivait en communion d'idées et de souvenirs avec des gens qui lui étaient inconnus, qu'eux seuls comptaient dorénavant pour elle, et qu'elle attachait plus de prix aux réminiscences de ce séjour à Passy qu'aux dates de leurs dix années de vie conjugale, marquées par la naissance et les progrès de leur enfant! Quand il eut acquis cette conviction, que l'âme de Marthe était conquise absolument à la jeunesse, aux plaisirs, aux amitiés nouvelles, il devint profondément triste. Fabienne vit cette tristesse, elle en devina les



causes, et elle se dit plus d'une fois avec amertume :

« S'il avait aimé ainsi ma mère ! »

Le long hiver se passa ainsi ; avec le printemps, Marthe parut se déridier un peu ; elle fit quelques promenades solitaires avec son mari qui, en la voyant appuyée à son bras, belle encore et surtout belle à ses yeux, oublia presque ses chagrins et ses mécontentements ; le cœur humain ne vieillit guère, et M. Dallines retrouva pour sa femme jeunesse, reposée, à demi-souriante, l'enthousiasme et l'ardeur qu'il avait ressentis jadis : il y avait du feu sous la cendre, de la poésie sous les cheveux gris, et il rima des strophes où Marthe et le renouveau étaient célébrés de concert. Elle les lut et elle daigna les louer ; le lendemain, elle offrit elle-même à son mari une promenade dans les champs. Comme un écolier ennuyé de versions et de thèmes, et qu'on appelle au jeu, il quitta précipitamment l'article qu'il écrivait et les journaux qu'il compulsait, et il conduisit la jeune femme hors de la ville, dans un sentier qui couronnait des prairies et sur lequel des aubépines étendaient leurs bouquets blancs au parfum d'amande. Ils marchèrent quelque temps en silence, lui heureux, elle absorbée.

« N'es-tu pas fatiguée ? lui dit-il enfin. Veux-tu t'asseoir, là, sur l'herbe où il y a tant de pâquerettes ? »

— Non, mon ami, je préfère marcher un peu.

— Tu es mieux portante, Marthe, tu me faisais peine l'hiver, tant tu me semblais pâle.

— Je souffre toujours un peu, dit-elle avec un sourire résigné.

— Où ? qu'as-tu donc ?

— Oh ! ce n'est rien... des palpitations, des points de côté... le docteur me l'avait bien dit...

— Tu ne voudrais pas cependant retourner à Passy ?

— Ce serait si difficile !

— C'est vrai, ma chérie, et puis, tu ne sais pas à quel point tu nous manques... Tu es l'âme de la maison, et quand tu es absente, la maison est morte.

— Elle est un peu triste parfois, la maison ! Fabienne est d'une humeur si mélancolique !

— Elle ne t'impose pas sa société : elle est ou à l'église, ou en courses, ou dans sa chambre.

— Très-vrai, mais je me figure ce que serait chez nous, un gai visage, une humeur riante...

— Tu t'ennuies donc bien, ma pauvre petite femme ! que pourrait-on faire pour t'amuser un peu ?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'un air dolent.

— Mais encore ! Voici l'été qui arrive ; que voudrais-tu ? veux-tu que je te loue un jardin hors de la ville ? Veux-tu aller avec André aux bords de la mer ?

— Un jardin ? je ne m'en soucie pas beaucoup. Pour la mer, je crois qu'elle ne m'est pas bonne ;

les bains me donnent des battements de cœur, et l'air vif me fait tousser. »

Ce mot, dit avec une douceur triste, remua M. Dallines. Il prit la main de Marthe, et lui dit :

« Qu'inventer ? qu'est-ce qui pourrait te faire plaisir ? Allons, dis-le ! »

— Elle baissa les yeux, minauda un peu, et dit enfin :

« J'aurais, je l'avoue, grand plaisir à revoir les dames Cherey.

— Eh bien ?

Elles viendraient volontiers me voir.

— Invite-les ! le logis est comme celui de Socrate, et nous serons trop heureux que tes amies le remplissent. »

Peu de semaines après, M. Dallines jouissait du bonheur envié par Socrate. Sa maison était pleine, sa maison était animée, on n'y chômait ni de parties de plaisirs ni de réunions. Madame Cherey et sa fille Louise étaient arrivées, suivies de deux femmes de chambre ; elles s'étaient largement et confortablement installées chez leur amie et se laissaient, du matin au soir, du dimanche au samedi, distraire, promener et divertir. Les courses à la campagne succédaient aux grands dîners, les concerts, les visites, les promenades en voiture complétaient le programme : Marthe paraissait renaître à la vie. Ses yeux animés, sa voix où résonnait la joie, le goût insatiable qu'elle avait pour ses amies, dilataient le cœur de son mari :

« Elle est contente, se disait-il ; qu'importe qu'il en coûte un peu : ces dames, ses amies, sont de pauvres têtes, bien frivoles, bien nulles, mais qu'importe, si elles l'amuse ? »

Fabienne n'était pas tout à fait aussi indulgente que son père ! la charité ne porte pas un bandeau comme l'amour ; elle voit, tout en excusant ; elle pénètre, tout en rencontrant dans sa pénétration même, des motifs pour absoudre ; elle ne se fait pas d'illusion, mais, dans un retour sur soi-même, elle trouve des trésors de miséricorde. Fabienne ne faisait pas un grand crime à madame Cherey, jeune encore et toujours jolie, à Louise, élevée à l'école d'une mère frivole, de leur goût pour la toilette, de leur rage de plaisirs ; le milieu où elles avaient vécu expliquait ces faiblesses féminines, mais cette intimité lui paraissait périlleuse pour Marthe, pour la fortune, pour le repos de son père. Le goût du luxe, les dépenses toujours croissantes, l' alarmaient ; elle était comme un passager, qui jugerait les fausses manœuvres du capitaine, et qui verrait, sous l'effort des vents et des flots, sombrer le navire, sans pouvoir rien pour le sauver.

Elle assistait, le cœur triste, à ces éternelles conversations dont la forme d'une robe ou les fleurs d'un chapeau forment le sujet ; son cœur se serrait davantage à certains retours, certaines allusions vers le séjour de Marthe à Paris, et les plaisirs dont ce séjour s'était vu rempli ; elle ne comprenait pas toujours, mais elle devinait que le



cœur de Marthe s'était pris dans les filets de cette vie dissipée et légère... C'était donc à cela qu'elle rêvait dans les longues soirées d'hiver, entre son mari et son fils, son mari qui ne vivait que pour elle, son fils pour qui elle devait vivre!...

« Vous ne vous occupez jamais de toilette, mademoiselle Fabienne ? lui disait Louise. Vous êtes donc vouée au noir perpétuel ? »

— Eh ! ma fille, ne la critiquez pas ; ce noir va fort bien à mademoiselle Fabienne, il lui donne tout à fait grand air.

— Vous êtes trop bonne, madame, dit Fabienne en riant ; je porte du noir parce que c'est commode et vous savez que je n'aspire à aucun air....

— Sauf l'air d'une religieuse, interrompit Marthe d'un ton bref.

— Pourquoi pas ? répondit-elle en souriant.

— Ah ! chère demoiselle, dit Louise d'un air suppliant, vous seriez tout à fait bien, ravissante, si vous mettiez un nœud dans vos cheveux, un petit bracelet, là, à ce joli poignet, et des boucles d'oreilles ! On a une figure éteinte quand on ne porte pas de boucles d'oreille !

— Je m'y résouds, dit Fabienne.

— J'aime tant les bijoux ! dit Louise avec un profond soupir. Oh ! quand je serai mariée !... vous souvenez-vous, Marthe, de cette soirée à l'Opéra où nous avons vu des choses si splendides. Quelles perles ! quels brillants !

— Et le lendemain, dit Marthe avec un regard rêveur, quelle délicieuse promenade nous avons faite à Saint-Germain ?

— Oh ! oui, Fernand nous accompagnait, je crois.... »

Marthe ne répondit pas : ce nom de Fernand, frère de Louise, revenait parfois dans l'entretien sans qu'on y insistât ; ce nom, d'autres noms étrangers, éveillaient toujours chez Fabienne un sentiment pénible ; elle déplorait que la femme de son père, que la mère d'André eût vécu en dehors des siens, et se fût créé ainsi une famille, et, comme le dit la Bible, *des dieux étrangers* ; il était bien évident que cette société nouvelle, connue à Paris, lui tenait mille fois plus au cœur que sa mère, son oncle, et qui le sait ? que son mari et son enfant !

Ces observations et ces craintes, Fabienne ne les communiquait à personne.

## XXII

### UNE NOUVELLE.

Ces six semaines de plaisir passèrent comme passe toute chose ; les dames Cherey préparèrent leur départ ; les colifichets remplirent jusqu'au bord les malles énormes, on fit les visites d'adieu,

et enfin, Marthe, toute en larmes, échangea les derniers adieux avec ses amies :

« A bientôt, chère ? Nous nous reverrons à Paris, n'est-ce pas ? »

Et le train les emporta. Marthe revint désolée chez elle, et la sombre humeur des plus sombres jours remplaça sa gaieté pleine de sève ; ce qu'elle possédait ne pouvait donc remplacer ce qui venait de fuir ?...

L'été se traîna, étalant en vain ses splendeurs et ses longs jours dorés ; l'automne passa, tantôt riant, tantôt mélancolique ; madame Didier se ressentit des premiers froids qui furent pénétrants cette année ; Marthe allait voir sa mère, tous les matins, et passait là une heure languissante, à déplorer la toux maternelle et son propre sort.

« Je ne puis pas m'habituer à ne pas être riche ! » disait-elle.

— Mais tu ne l'as jamais été, ma fille !

— Je me figurais que nous l'étions, avant que ce sans-cœur de Raymond eût changé notre situation.

— Mais que ferais-tu, si tu avais de l'argent ?

— Je voyagerais... je verrais autre chose que C... et la petite maison et ces visages connus... j'irais voir mes amies... »

Madame Didier soupirait en entendant ces aspirations, si éloignées de ses propres désirs, pauvre femme fatiguée d'être, et qu'on eût rendue si contente en la laissant être malade chez elle, dans sa propre maison ! L'indépendance du plus petit chez-soi lui semblait si enviable, la domination de M. Martian devenant de moins en moins facile, à mesure que les années s'accumulaient sur sa tête.

Il était rarement présent à ces visites du matin, mais un jour, il entra si brusquement et avec un visage si bouleversé que les deux femmes s'alarmèrent, et pressentirent un grand malheur.

« Mon oncle, s'écria Marthe, qu'y a-t-il donc ? »

— Tu ne viens pas de chez toi, tu n'as pas vu ton mari ?

— Non, dit-elle avec surprise. Qu'y a-t-il, au nom du ciel ?

— Une très-mauvaise nouvelle : Raymond Dallines fait banqueroute, il laisse un énorme déficit ; tous ses clients perdent, et la justice est sur sa trace. »

Marthe se sentit frémir de la tête aux pieds, et elle répéta machinalement :

— Raymond Dallines faire banqueroute !

— Oui, banqueroute scandaleuse, frauduleuse, toutes les herbes de la Saint-Jean y sont...

— C'est la ruine, mon oncle ?

— Pour beaucoup, cela ne peut faire l'ombre d'un doute.

— Ton pauvre mari va avoir bien du chagrin, dit madame Didier.

— Je vais retourner à la maison, je saurai...

Marthe rajusta ses vêtements avec agitation et



partit ; son oncle secoua la tête et dit avec un froid sourire :

« Elle veille au grain. La caisse l'inquiète plus que le caissier. »

Marthe traversa les rues comme dans un songe ; elle entra chez elle, franchit le corridor, monta l'escalier sans dire un mot à André qu'elle rencontra sur sa route, et elle arriva dans le cabinet de son mari. Il était assis devant son bureau, immobile et les traits décomposés ; à peine leva-t-il les yeux sur elle :

« C'est donc vrai ! s'écria-t-elle avec véhémence.

— Trop vrai, dit-il, trop vrai, Marthe ! il est en fuite, il est déshonoré, mon pauvre fils !

— Et nous ! »

Il la regarda avec étonnement :

« Nous ! répéta-t-elle, sommes-nous entraînés dans ce désastre ? Ce misérable nous a-t-il ruinés et perdus ?

— Oui, répondit-il tranquillement. Tout ce que j'avais confié à Raymond pour acheter des charbonnages est perdu.

— Et il ne reste rien ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

— Rien que le journal. Tout est englouti. »

Elle fit un geste de mépris et de douleur.

« Le journal ! dit-elle, la misère, vous voulez dire ? »

Il ne répondit pas, et appuya son front sur ses mains, comme s'il voulait regarder, sans être dérangé, la profondeur de son infortune. Elle se jeta sur une chaise, dans un paroxysme de colère et de chagrin, et bientôt des sanglots bruyants remplirent la chambre et tirèrent M. Dallines de sa triste songerie :

« Ma femme ! ma petite chérie ! dit-il en courant vers elle et en l'enlaçant de ses bras, ne pleure pas ainsi ! tu me déchires le cœur !

— Nous sommes si malheureux ! dit-elle.

— Oui, répondit-il avec amertume, l'honneur de notre nom !

— Eh ! c'est bien ce qui me touche le moins ! Nous ne devons pas être flétris pour autrui ; c'est de notre position que je veux parler. Plus d'argent, la misère qui nous menace, nous et notre pauvre André... »

Elle se remit à pleurer, et son mari, en voyant ses larmes, ses épaules secouées par les sanglots, sentit son cœur se briser ; il voulut la consoler à tout prix, et s'asseyant auprès d'elle, il la força à lever son visage mouillé, et il lui dit :

« Je travaillerai, je gagnerai de l'argent, je referai notre situation, tu verras... j'ouvrirai un cours d'économie politique... »

Elle eut, à ce mot, une expression dédaigneuse qui navra le pauvre homme.

« Beau remède, dit-elle ! Vous vous épuiseriez à parler en public que vous ne viendriez pas à bout de reconstituer notre fortune, cela est clair ! A un certain âge... »

— Eh bien !

— Rien. Je voulais dire seulement que je ne souffrirais pas que vous vous fatigiez à votre âge, mon ami ; il vous faut du repos, du calme, ce que vous avez enfin.

— Je m'en passerai très-bien, je travaillerai, je lutterai !

— Ce sera bien inutile. »

Elle dit ces mots d'un ton bref et sec, s'arracha par un petit mouvement du bras qui l'enlaçait et détourna la tête. Ses larmes recommencèrent, elle pleurait nerveusement, avec bien plus de colère que de douleur.

« Si j'avais su ! dit-elle enfin.

— Quoi ! Marthe ? dites !

— Eh bien ! si j'avais su l'avenir, j'aurais préféré ne pas me marier, plutôt que de tomber de quelques années heureuses dans un état misérable. Je me suis habituée à l'aisance, au bien-être ; comment vais-je faire ? Croyez-vous que j'aie envie de faire la cuisine et les raccommodages ? Vous auriez dû penser à moi, à mon enfant, avant que de livrer votre argent à votre fils !

— Mais, Marthe, tu oublies !

— Qu'est-ce que j'oublie ?

— Que les dépenses de notre maison, les tiennes, Marthe, m'ont obligé à chercher à augmenter mes revenus : il le fallait.

— Je suis donc la cause de ce qui est arrivé ?

— Souvenez-vous !

— Et souvenez-vous, à votre tour, s'écria-t-elle avec une expression violente, que la distance d'âge qui nous sépare exige des sacrifices. »

Elle lui jeta ce mot à la tête comme un javalot, et sortit de la chambre. Il resta immobile, frappé au cœur ; jamais elle ne lui avait parlé ainsi, jamais elle n'avait laissé voir au fond de son cœur ce regret offensant, ni ces désirs cupides, ni ces aspirations vers d'autres biens que ceux de l'âme et du cœur. Il sentit à son tour la colère se mêler à sa douleur, et le souvenir de son fils perdu, banni, condamné peut-être, de sa femme dont le charme se tournait en poison, le jeta dans un accès de désespoir qui éclata en cris et en sanglots convulsifs. L'homme fort, le lutteur, était vaincu.

Fabienne revenait de l'église, et, à son entrée dans la maison, elle entendit cette voix qui se lamentait.

« Qu'est-ce ? dit-elle à la domestique qui la regardait d'un air effaré.

— C'est dans le cabinet de monsieur. »

Fabienne courut, elle entra, vit son père, la tête appuyée sur son bureau, la poitrine secouée par un orage de douleurs ; elle courut à lui, se jeta à genoux, l'entoura de ses bras, et lui dit :

« Au nom du ciel, mon père, qu'avez-vous ? »

Il prit une lettre et la lui jeta. Elle lut en pâlisant :

« O Raymond ! dit-elle, ô maman ! mon pauvre père, quel affreux malheur ! »



Il la regarda :

« Nous sommes ruinés ! dit-il.

— Qu'importe ? auprès d'un sinistre pareil, qu'est-ce qu'un peu d'argent ? tout le mien d'ailleurs, est à vous, mon père... »

Il leva la tête : elle portait sur le visage l'expression d'une profonde douleur, mais sans fiel, sans amertume, sans retour personnel.

« Je t'ai ruinée, dit-il ; j'ai trop obéi aux désirs de ta belle-mère.

— Ce que vous avez fait est bien, dit-elle ; qui donc aurait le droit de vous blâmer, cher père ? Vous étiez le maître de votre fortune, et si vous l'avez perdue, aucun reproche ne peut venir à notre pensée. »

Il secoua la tête.

« Tu ne ressembles pas à Marthe, dit-il, elle m'a accablé de dédain et de reproches.

— Mon père, elle aura parlé dans l'exaltation d'un premier moment de douleur.

— Non, non, elle savait fort bien ce quelle disait... »

Ce cruel souvenir ranima son chagrin ; Fabienne s'épuisa en consolations et en caresses.

« Je travaillerai pour vous, dit-elle, pour vous, cher père, et pour mon petit André. Vous verrez ? nous vivrons paisibles, plus heureux que dans le passé peut-être... Nous nous aimerons... Je servirai Marthe, s'il le faut... Je ne vous demande qu'une chose, mon père, c'est de ne pas vous révolter contre la volonté de Dieu.

— Dieu ! dit-il, tu y crois, ma fille... je n'ai pas ce bonheur ou cette faiblesse, mais je voudrais bien que d'autres y crussent comme toi... »

Le soir du même jour, Marthe écrivait à madame Cherey :

C... novembre 18...

Chère madame, chère amie,

La foudre vient de tomber sur moi : mon mari est absolument ruiné par la faute de son fils. Je ne veux pas perdre la tête dans un si grand malheur, et je viens vous demander conseil, à vous qui connaissez si bien le monde et qui êtes si bonne. Que pourrions-nous faire pour sauver l'avenir ? ne ferions-nous pas bien d'aller à Paris ? mon mari pourrait peut-être s'y employer ; quoiqu'il ne soit plus jeune, il a des talents qu'on pourrait utiliser, et moi-même, ne trouverais-je pas quelque chose, secrétaire, lectrice, que sais-je ? Ce qu'il nous faut surtout, c'est sortir de C... et ne pas étaler notre malheur et notre ruine devant les gens qui nous ont connus riches et prospères. Vous comprenez ce sentiment, chère madame, vous nous tendrez la main pour sortir d'ici, pour aller trouver ailleurs une position tolérable ? J'ose compter sur vous, sur votre amitié et sur celle de ma chère Louise ; vous me plaindrez, j'en suis sûre : bien innocente de tout ce qui arrive, je porte la peine des folies d'autrui, et mon André aussi.

Adieu, chère madame, croyez d'avance à ma reconnaissance et toujours à ma plus tendre amitié.

MARTHE.

MATHILDE BOURDON.

(La fin au prochain numéro.)

## A QUI LES PINCETTES

(SUITE)

La porte s'ouvrit brusquement, Rose apportait une bûche, sachant que c'était précisément l'heure et la minute. La tête de la vieille était un casier où se trouvaient rangées, et jamais dérangées, (hors le cas de nouvelles figures), toutes les idées qui remplissent ordinairement la tête des ménagères hollandaises. Rose était de ce pays où l'instinct du ménage prévaut, dans la caste féminine, sur tout autre instinct. N'ayant cultivé qu'un seul coin de son cerveau, elle avait fait de ce coin un prodige de fertilité. Elle en avait conscience ; c'est pourquoi, dans l'exercice de ses fonctions,

elle gardait une dignité, née de l'importance même qu'elle attachait à ces fonctions.

Voyez comme elle pose gravement cette bûche ! Vous croyez qu'elle l'a prise au hasard ? Non pas, c'est précisément celle qui convient à cette heure avancée, elle l'a choisie, caressée du regard ; et si Mademoiselle, contre ses habitudes, s'avisait de la trouver trop petite ou trop grosse, il ne serait pas impossible que Rose en murmurât entre ses dents. Tout ce qu'elle fait dans le ménage a sa raison d'être ; aussi elle y tient ; c'est moins entêtement que précision des calculs, sûreté de



vues, enfin du Richelieu en fort petit, qui se sent supérieur à son maître en matière de gouvernement, tout en portant le bougeoir.

Ce soir-là, Rose au lieu de se retirer, après avoir adressé quelques paroles à Mademoiselle et autant à la bûche, demeurait à genoux devant la cheminée, relevant les cendres et balayant sans fin les abords de l'âtre. On sentait qu'elle avait quelque chose à dire, et que ce quelque chose ne lui était pas agréable. Mademoiselle Darfeuil, tout occupée de son passé, ne soufflait mot, et attendait visiblement le départ de la chambrière pour reprendre le cours de ses idées.

Dans ces circonstances, si peu favorables à l'orateur, la vieille se décida pourtant à parler. La contrariété la rendait communicative.

« C'était bien commode, dit-elle du ton réservé qui convient à l'exorde, c'était bien commode d'avoir dans notre escalier deux appartements à louer depuis dix-huit mois ! Du moins, on ne rencontra presque personne, on était chez soi.

— Je crois, ma bonne Rose, que le propriétaire n'était pas de votre avis.

— Alors il doit être content ; les voilà loués tous les deux à la fois.

— Ah !

— Oui, malheureusement ! Et encore il faut que ce soit à des gens qui se connaissent ; ils vont être sans cesse les uns chez les autres, ça va faire des allées et venues continuelles sur l'escalier, et l'on ne sera plus tranquille un seul instant ! Ah ! il n'y a pas de danger que je demande seulement leurs noms ! Moi, d'abord, je déteste les nouvelles figures ! je les ai en horreur ! »

Après ce flux de paroles, Mademoiselle n'ayant pas répliqué, Rose remit à une autre séquelle le corps du discours, et se retira pendant que sa maîtresse se disait une fois de plus : « Va-t-elle être de mauvaise humeur ! Enfin, il faut lui passer cela ; elle a des qualités si précieuses ! »

On pouvait prendre son parti de ce petit travers, quand on donnait un coup d'œil aux parquets luisants, aux glaces bien pures, au velours d'Utrecht pâli par les ans, sans avoir senti le contact de la poussière, cet ennemi domestique avec lequel vivent en paix tant de Roses, pourtant !

Vint l'époque des deux emménagements. La Hollandaise fut en colère du point du jour à la nuit close. Elle se sentait atteinte doublement puisqu'il y avait le double de bruit, de caisses, de meubles et de paille. La petite cour était embarrassée au milieu et aux quatre coins ; l'escalier inabordable ; Mademoiselle dut se passer de fines herbes dans une sauce à la maître-d'hôtel, parce que Rose ne voulut point se commettre avec *ces gens-là*. Elle se renferma dans sa dignité, et tenta même de persuader à mademoiselle Darfeuil qu'il ne fallait pas sortir de la journée, la girouette d'en face annonçant la tempête.

Sur ce, Mademoiselle prit son chapeau, son parapluie et sortit de son pas le plus léger ; car,

malgré ses empiétements successifs, la chambrière n'avait jamais conquis un pouce de ce for intérieur où la maîtresse était réellement elle-même. Celle-ci se débarrassait de tout soin minutieux, et se reposait avec la plus entière confiance sur l'habile camériste ; mais comme le peintre antique acceptait l'avis du cordonnier, à condition qu'il ne jugerait pas plus haut que la chaussure, de même elle avait soin que l'omnipotence de son Richelieu d'office ne dépassât jamais le niveau du ménage. Or, ce n'est pas un petit talent de résister aux envahissements d'une Hollandaise ! Mademoiselle Darfeuil avait pour tactique d'exagérer la résistance. Ce jour-là, elle sortit sans en avoir l'ombre d'envie, uniquement parce que le ministre de l'intérieur avait dit d'un ton décidé : « Il ne faut pas que Mademoiselle sorte. »

Si elle ne trouva point, chemin faisant, la tempête, elle rencontra du moins beaucoup d'obstacles dans l'escalier, et s'en inquiéta fort peu. « Qui sait, pensait-elle, qui sait si mes nouveaux voisins ne seront pas une ressource pour mes soirées d'hiver ? Ah ! si l'on se convenait, quel plaisir de pouvoir, en dépit de Rose, se réunir de temps en temps, échanger ses idées, parler des nouvelles du jour, et surtout faire une petite partie !... Ah ! ce serait délicieux ! L'homme est fait pour vivre en société, et la femme aussi. »

Pleine de ces pensées, elle passa deux heures dehors, et revint affronter l'humeur de la bonne femme, se promettant de la tenir à distance, vu les circonstances actuelles.

Mademoiselle Darfeuil fut deux jours sans entendre parler des nouveaux arrivés. Rose gardait un rigoureux silence sur ce sujet difficile à traiter sans déplaire à l'auditoire. Le troisième jour, en remontant l'escalier commun, puisqu'il le fallait absolument, la Hollandaise trouva sur une marche un porte-monnaie, contenant un billet de cinq cents francs. Que faire ? Ce porte-monnaie était certainement la propriété de la nouvelle locataire, dont la porte ouvrait sur ce palier ; mademoiselle Darfeuil n'en doutait point, mais la bonne ne voulut point remuer et, par amour de la paix, la bonne maîtresse, ne trouvant pas convenable de se servir d'un autre intermédiaire, alla tout simplement sonner au troisième. La nouvelle locataire la reçut avec une parfaite bonhomie, au milieu d'une citadelle de caisses, de malles, de livres et de ballots. Le porte-monnaie fut reconnu, et l'on se fonda en remerciements.

On eût pu croire que, au milieu de ces éternels rangements, où les femmes qui emménagent manquent de perdre la tête, on se contenterait de ces remerciements chaleureux. Au contraire, l'inconnue regardait avec un intérêt marqué cette figure, encore aimable sous les rides, qui lui faisait vis-à-vis. Elle semblait chercher, non plus son porte-monnaie, mais un vieux souvenir enfoui dans un coin très-reculé de son cerveau. Mademoiselle Darfeuil la regardait aussi, bien en



face, comme un de ces portraits d'ancêtre dans les traits duquel on croit retrouver ceux d'une jeune fille qu'on a vue quelque part... Il y eut un silence, quelques mots murmurés à voix basse, deux ou trois interjections, puis sans nulle façon, ces deux physionomies s'éclairèrent du plus aimable sourire, et l'on se dit mille choses en deux mots : Émilienne Darfeuil ! Victoire Noblet !

« Quoi ! nous nous retrouvons après nous être perdues de vue si longtemps ? C'est bien vous, ma bonne Émilienne ? Je n'en puis revenir !

— J'en suis aussi étonnée que vous, ma chère Victoire. Lorsqu'on a passé, sur les mêmes bancs, les années de son éducation, on ne s'oublie jamais quoique les distances ou les circonstances vous séparent.

— Émilienne, nous avons touché ensemble le point de départ, et Dieu nous rapproche à la fin de la route ; c'est une grande bonté ; nous ferons de nouveau connaissance, n'est-ce pas ? Je vous présenterai mon cher mari, le meilleur des maris ! et mes enfants qui, bien entendu, ont fait de moi une grand'mère.

— Quant à moi, ma chère, je ne vous présenterai rien.

— Vous ne vous êtes pas mariée ?

— Non, je suis restée vieille fille.

— Vous avez fait ce choix ?

— Pas précisément, mais cela revient au même »

L'entretien aurait continué peut-être, entre une pile de draps et vingt paquets de toutes formes, mais on appela la maîtresse de la maison pour le menuisier : un fléau qui apparaît dans les emménagements, pose quatre planches et trente clous, ajuste ceci, rabote cela, et couche le tout sur un mémoire d'une aune de long.

Mademoiselle Darfeuil rentra discrètement chez elle, après que l'on se fut promis de se revoir.

La Hollandaise, ferme dans ses principes, affecta de ne répondre que par monosyllabes quand sa maîtresse lui apprit la rencontre heureuse qu'elle avait faite. La nouvelle figure lui fit l'effet d'un de ces épouvantails qu'on perche au haut d'un cerisier, pour faire peur aux oiseaux. Elle n'osa pas traduire sa pensée ; mais il était clair qu'intérieurement elle maugréait contre le sort funeste qui autorisait une étrangère à se présenter *chez nous*. Qu'avait-on besoin de se retrouver après tant d'années de séparation ?

Rose eut, le soir même, ce qu'elle appelait pompeusement sa migraine, et qui n'était qu'une colère rentrée, faisant suite à tant d'autres ! Le lendemain, il n'en fallut pas moins ouvrir la porte à la dame du troisième ; elle protesta en fronçant le sourcil, serrant les lèvres, et se gardant bien de la question convenue : « Qui aurai-je l'honneur d'annoncer ? »

Au fait, personne ne savait encore le nom de la nouvelle locataire. Émilienne et Victoire, tout le passé était là, et bientôt, assises l'une en face de

l'autre, de chaque côté de la cheminée, les deux dames engagèrent une de ces conversations animées, décousues, plaisantes, sérieuses, une de ces conversations nées de l'impromptu ; ce sont les meilleures. Tout commence par : « Vous souvient-il... » et il y a dans ce mot tant de douceur, entre contemporains, que les causeuses perdirent de vue l'aiguille de la pendule, et firent ensemble tous ces pas, les premiers de la vie, dont on conserve la mémoire jusqu'aux limites extrêmes du voyage.

Après avoir revu, comme en un songe à deux, les visages d'autrefois, les joies folles, les petits chagrins, les événements microscopiques qui avaient tenu tant de place, on en vint, non pas à épuiser la mine, — ceci est impossible, — mais à compter aussi pour quelque chose le présent.

« Voyons, Émilienne, racontez-moi tout ce qui s'est passé, depuis notre sortie du couvent ?

— Rien, chère amie, rien de saillant.

— Allons donc ! on n'emploie pas à ne rien faire toute une existence. Vous étiez communicative au bon temps, je m'en souviens. Moi aussi, je disais volontiers mon histoire, et je la dis encore, elle se raconte en quelques mots :

« A vingt-deux ans, mes parents m'ont mariée, après m'avoir, bien entendu, consultée. Je n'avais garde de refuser un mariage qu'ils approuvaient ; il aurait fallu que le jeune homme me fit l'effet de Croquemitaine ! et ce n'était pas le cas ; celui dont il était question n'était ni bien ni mal ; plutôt bien que mal, distingué, c'est l'essentiel. Du reste, un esprit sérieux sous des dehors aimables ; un homme excellent, un bon cœur ; vous le verrez, il vous plaira.

— Et vous avez été heureuse, Victoire ?

— Très-heureuse ! Ah ! vous savez ?... heureuse comme l'usage le comporte. Le bonheur réel n'est pas de ce monde, si ce n'est cartonné ou relié, et figurant dans nos bibliothèques.

— Vous avez su vous contenter de ce qui est ordinaire, et j'ai toujours rêvé l'exception.

— Ma chère, l'exception se traduit les trois quarts du temps par un zéro.

— Je m'en suis aperçue.

— Moi, je ne me suis jamais fait une idée poétique de la vie à deux. J'en suis restée à ce mot, fort prosaïque, que ma bonne mère m'a tant répété : « On se marie pour tenir la maison de son mari, lui donner des enfants, et faire de ces enfants des élus pour le ciel.

— Quelle distance entre nous ! Je me disais, étant jeune fille : On se marie pour être aimée, presque adorée ! Le beau titre de Madame apporte enfin la faculté d'agir librement, de commander, d'imposer ses fantaisies, de régner en petit ; car la femme, esclave chez les Barbares, est reine ici, dans notre siècle de haute civilisation.

— Ni esclave, ni reine, ma bonne amie ; vous étiez dans l'illusion. La femme est en réalité *aide et compagne*, selon les vœux de Dieu. Son rang est



le second; elle ne s'en plaint pas si elle comprend bien sa mission; et elle bénit celui qui l'a faite assez faible pour être protégée, assez forte pour soutenir et consoler son protecteur.

— Vous compreniez tout cela étant jeune?

— Oui, grâce à mes parents qui ne m'ont pas laissé prendre le change et m'ont fait voir les choses comme elles sont. Mon mari était dans les Eaux-et-Forêts; nous vivions en province, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, toujours près des bois, et nous arrangeant le mieux possible de ce qui se trouvait là, comme relations et comme bien-être.

— A vingt ans, j'ai refusé bien légèrement une position comme la vôtre. Je croyais ne pas pouvoir vivre en province.

— Pourquoi donc?

— Je n'en savais trop rien.

— Enfantillage! On vit partout quand on emporte une bonne et tranquille affection. J'ai trouvé à Blois, à Lorris, à Orléans, dans toutes les villes où j'ai suivi mon mari, une existence calme, un milieu de choix, quelques connaissances agréables.

— Mais votre mari s'absentait fréquemment? quel plaisir aviez-vous alors?

— Celui de l'attendre pendant quelques jours, et de rendre son retour joyeux. Je tâchais de faire progresser nos enfants; je me consacrais tout entière à eux et à ma maison pendant ce que nous appelions *mes veuvages*; je me faisais une fête de l'heure où finissait la tournée; je préparais un petit régal, je m'habillais parce que, à cette époque, mon cher époux était fort sensible à la toilette, et quelle que fût l'heure avancée de la soirée, je le recevais moi-même, non certes comme une reine reçoit un roi, mais comme une bonne femme reçoit un bon mari.

— Et vous étiez contents tous deux?

— Très-contents! Contents?... vous entendez? Le contentement se modifiait de part et d'autre, parce qu'il y avait eu pour chacun bon nombre de petits ennuis que l'on se racontait; j'en passais toujours quelques-uns, par coquetterie conjugale; je voulais retarder ces gros plis au front que les hommes se font plus tôt que nous. Pourquoi leur détailler par le menu toutes les vicissitudes du ménage? Les contradictions incessantes de l'intérieur nous regardent, et les graves soucis extérieurs sont le lot de ces messieurs. La jeunesse et l'âge mûr ont ainsi passé; voici la vieillesse, et nous tâchons de jouer de notre mieux les rôles de Philémon et Baucis.

— Allons, vous doublez mes regrets. Je le vois, j'aurais dû suivre le conseil de mes parents et épouser à vingt ans ce garde-général qu'ils me présentaient comme digne de toute leur confiance.

— Nous nous serions peut-être rencontrées plus tôt, nos maris suivant la même carrière. Il est fort possible que ce jeune garde-général ait été

à l'École forestière en même temps que M. Desforges?

— M. Desforges?... et, c'était lui!

Deux éclats de rire signalèrent la découverte, et les vieilles amies s'en divertirent extrêmement. Il ne fut plus question que de plaisanter sur l'époque très-reculée des demandes en mariage, et l'on se sépara, riant encore du comique de la situation.

Il y eut une scène amusante entre Philémon et Baucis, à propos de l'antique hommage dont mademoiselle Darfeuil avait été l'objet. Le bon Philémon se souvenait à peine de ce nom et de cet hommage, car on était resté à ces préliminaires pendant lesquels le cœur attend, derrière la porte, que les convenances de famille et de position aient dit leur dernier mot; c'est ainsi que cela se fait en France ordinairement. Ajoutons que les choses n'en vont pas plus mal, attendu que, quand le cœur entre le premier, il n'aperçoit aucun obstacle, vu sa cécité, et fait, par suite, d'énormes bévues. A toute règle, exception; cela va sans dire.

L'amitié d'ancienne date va si vite en besogne que, peu de jours après, la Hollandaise, nonobstant une moue achevée, eut la douleur de voir M. et madame Desforges installés pour toute la soirée dans le petit salon.

Assurément, ce n'était pas le salon bleu de l'hôtel de Rambouillet; rien n'y rappelait les beaux esprits du dix-septième siècle, et les charmes de la sympathique Julie d'Angennes; cependant on n'y laissait pas languir la conversation, et l'humeur joviale de M. Desforges faisait prendre à toutes choses un tour plaisant. Une aimable franchise régna tout d'abord entre les vieux amis; on n'avait aucune raison de s'en vouloir, et même l'amour-propre du plus intéressé n'avait été blessé en rien puisque le refus de mademoiselle Darfeuil s'était appuyé sur la carrière et la vie en province. D'ailleurs, à vrai dire, il semblait au cher Philémon que tout ceci remontât au déluge.

On parla naturellement de la cousine Adélaïde, qui avait emménagé le même jour que les Desforges, et l'on ne put se dispenser de faire cette nouvelle connaissance, dût la Hollandaise en perdre la tramontane. On se plut réciproquement, et le quatuor se félicita d'avoir trouvé dans la maison une relation agréable, chose rare dans Paris, où l'on se coudoie pourtant, où l'on s'entend tout le jour, et jusqu'à minuit, parler, marcher, et faire des gammes, ce qui est le pire.

Il y a des choses qui n'ont pas l'air d'être vraies. Qu'importe? pourvu qu'elles le soient? Le mari de la cousine Adélaïde était un capitaine de vaisseau en retraite; ce capitaine avait été lieutenant; ce lieutenant avait cherché femme; quelques jeunes filles s'étaient épouvantées de cette sévère et jalouse rivale qu'on appelle la mer, et l'une de ces peureuses avait été Emilienne. De cela le marin avait perdu le souvenir dans un continent quelconque; mais les femmes n'oublient rien de ce qui s'est passé dans leur jeunesse sur ce



chapitre délicat, et notre vieille amie dit à madame Desforges :

« Victoire, êtes-vous capable de garder un secret ? »

— Oui, s'il ne me pèse pas trop. Voyons le vôtre ?

— Je le garde pour moi si vous ne me promettez pas de faire mentir La Fontaine.

— Encore un mariage manqué ? Hein ? le capitaine ?

— Je n'ai pas dit cela !

— Mais je l'ai deviné. »

Il y eut encore là de bons rires ; cependant madame Desforges promit d'un air bien grave de n'en parler à personne. On sait ce que cela veut dire entre Philémon et Baucis ! Deux heures plus tard, Philémon le savait, en riait de tout son cœur, et Baucis se croyait fort discrète parce qu'elle avait dit : — Mon cher, ceci est entre nous. — Ah ! La Fontaine, vous n'avez pas menti, dira-t-on ? Ce n'est pas sûr ; ce qui est sûr, c'est qu'il est toujours dangereux de faire des confidences à la moitié d'un bon ménage.

Néanmoins, on se garda d'ébruiter la nouvelle ; et, si les souvenirs du lieutenant se présentèrent au capitaine, celui-ci n'en dit rien à personne ; encore moins à sa femme.

On se réunissait avec plaisir chez l'un ou chez l'autre ; il n'était question le soir, dans ce bienheureux escalier que de mademoiselle, de ces dames et de ces messieurs, Rose se voilait la tête !... On prenait le thé, on faisait des lectures, un piquet, un cent de curé, un bezigue, des patiences. c'était délicieux !

« Plaisirs tranquilles, disait mademoiselle Darfeuil avec son doux sourire.

— Plaisirs de vieux, répondait gaiement madame Desforges ; mais qui valent les autres, parce qu'ils viennent à temps. Convenez, bonne amie, que le soir de la vie a des charmes inattendus ?

— Oh ! bien inattendus ! je ne me doutais pas de ces charmes il y a trois mois. Vous dites vrai, ma chère Victoire, tous les plaisirs se valent s'ils viennent à l'heure juste. A notre âge, on a besoin de peu, et quand l'amitié nous le donne, on ne doit plus se plaindre. Que ferait-on du bruit, du mouvement ?

— Cela nous serait insupportable. Nous sommes en retraite comme nos maris, nous ne vivons plus que de souvenirs et du bien-être de nos enfants.

— Vos enfants ! Voilà ce qui surtout anime et remplit la vieillesse. Hélas ! pour avoir trop craint peut-être une vie de dévouement et de devoirs, je suis privée de ce qui fait aujourd'hui le plus grand intérêt de votre existence.

— N'avez-vous pas du moins une nièce, une filleule, quelque enfant de votre sang sur qui reporter cette chaleur du cœur ?

— J'ai une petite cousine de vingt-deux ans, que je vois peu parce qu'elle habite Blois, et qui pourtant sera mon héritière.

— Vous plaît-elle ?

— Beaucoup ! Elle est spirituelle, assez jolie très-bonne enfant ; du reste, santé parfaite, des talents, du charme, et une dot suffisante, que la vieille cousine arrondira un jour.

— Mais ma chère, le programme est complet ; vous devriez attirer cette jeune fille, et tâcher de la marier.

— De la marier ?... C'est une idée qui ne me serait pas venue ; moi qui n'ai pas pu venir à bout de me marier moi-même. C'est assez plaisant ; vous avez raison, il faut que je m'amuse à installer mon héritière, à l'aider de mon vivant, à lui faire un nid plus doux que n'a été le mien. »

Depuis cette conversation, il se passa quelque chose de tout nouveau dans l'esprit bienveillant de mademoiselle Darfeuil ; son projet, si pur d'égoïsme, lui ouvrit des perspectives jusqu'alors inconnues. Plus de retour sur le passé, elle s'oublia, et ce fut la gentille Odette qui lui apparut, comme un gracieux feu follet, quand elle se mit à causer avec ses tisons. Tant de choses furent pensées, les pincettes en mains, que trois semaines plus tard, mademoiselle Darfeuil décidait madame Geoffroy à venir avec sa fille passer la fin de l'hiver à Paris.

La colonie des vieux amis les accueillit avec cordialité. Mademoiselle Darfeuil fut, comme toujours, bonne et complaisante, et la gracieuse Odette se sentit d'autant plus à l'aise que, dans ce musée d'antiques, elle pensait qu'il ne pouvait être question de mariage ; or, chacun sait que rien ne rend timide et gênée comme cette préoccupation matrimoniale qui poursuit en tout lieu la jeune fille. Odette fut donc elle-même, simple, ouverte, gentille ; elle fit tout ce qu'on voulut, jouant, chantant, racontant.... Qui en fut ému ?... Philémon lui-même ! La confidence en fut faite à Baucis, et tous deux rêvèrent de faire de l'aimable fille une aimable femme, et de présenter à sa mère un jeune cousin, excellent garçon, qui méritait un heureux sort.

A la première ouverture, mademoiselle Darfeuil reçut une commotion qui lui rappela d'autres temps ; elle était agitée, empressée, inquiète, mangeait peu, dormait moins, et parlait de tout autre chose, quoiqu'elle pensât à cela uniquement. C'est à ces signes désastreux qu'on reconnaît les demoiselles demandées en mariage ; ce n'était pas d'elle assurément qu'il s'agissait, mais elle se mettait à la place de sa petite-cousine, et ce ne fut qu'après avoir mûrement examiné le projet en famille, et l'avoir trouvé excellent, que l'appétit lui revint.

Alors commença entre le quatuor, mademoiselle Darfeuil et mademoiselle Geoffroy, cette éternelle comédie dont on ne s'est jamais lassé, qui se déroule en trois ou cinq actes, avec entrées, sorties, costumes, dialogues, chansons, rires, pleurs, péripéties, et pour finir... un mariage.

Odette ne se douta de rien ; c'est toujours ainsi que cela commence. Les vieux amis l'attirèrent dans leurs filets aimables, et la jeune fille crut le



piège sans conséquences. En femme adroite, madame Desforges eut soin de réunir quelques jeunes gens, afin de dissimuler le cousin, ou du moins de le perdre dans la quantité, attendant pour le mettre en lumière qu'il eût vu et remarqué Odette. Cela fait, on dressa les batteries, et la plus savante stratégie prépara l'attaque. Mademoiselle Darfeuil n'en savait pas long, mais madame Desforges excellait ! Oscar fut délicatement vanté, apprécié ; Odette écoutait d'un air distrait, toujours trompeur, et ne paraissait pas faire attention à ce qui se passait. Sa bonne cousine s'en étonnait, elle avait en main le bonheur de sa jeune héritière. Oscar lui inspirait toute confiance ; madame Geoffroy, elle-même, disait que cette rencontre était providentielle, et la demande étant faite, il ne fallait plus qu'obtenir de la jeune fille un mot, un seul, composé de trois lettres, c'est bien peu.

Juste à l'heure indiquée pour dire *oui*, Odette s'avisait de dire *non*.

Grand émoi au musée des antiques ! Mademoiselle Darfeuil ne se tint pas pour battue. Qui sait, pensait-elle, si ses raisons sont meilleures que les miennes ? Moi aussi, j'ai dit non bien légèrement, je veux causer avec mon héritière.

Mademoiselle Geoffroy vint avec sa mère dîner chez sa cousine ; le soir la mère, prévenue, prétextait une affaire et s'absentait, laissant s'établir un tête-à-tête. Emilienne prétendait qu'on ne cause bien qu'au coin du feu, et le dos tourné à la lampe. Pour sa satisfaction personnelle, on la vit prendre ses pincettes, innocente manie ! Elle frappa légèrement les tisons, pour en faire jaillir les étincelles, et, gesticulant, son attribut en main, de la façon la plus naturelle, disant avec bonté :

« Voyons, ma petite belle, veux-tu te marier, oui ou non ? »

— Oui, dit l'héritière.

— Monsieur Oscar te déplaît-il ?

— Au contraire, je le trouve bien.

— Alors, pourquoi le refuser ?

— Parce que.... parce que....

— Dis, ma mignonne ? j'ai beau être vieille fille, je comprends tout.

— Vrai ? Eh bien, ce monsieur ne répond pas, mais pas du tout, à mon rêve de bonheur.

— Ton rêve de bonheur ? J'y suis, je me reconnais. Écoute, j'ai fait comme toi ; veux-tu faire comme moi ?

— Non, dit en riant l'aimable fille.

— Alors, éveille-toi ; laisse inachevé ton rêve de bonheur ; ne te compose pas à plaisir un idéal fantaisiste, et accepte tout simplement une bonne réalité ; c'est aussi bien, et c'est moins creux.

— Mais ma cousine, je ne me sens pas invinciblement attirée.

— Ne t'en plains pas. Ce n'est pas trop de toute ta tête pour entrer en ménage ; en avoir perdu la moitié n'avancerait pas les affaires.

— Il me semble qu'il faut réunir tant de choses pour faire un bon mari !

— Ton erreur est précisément ce que fut la mienne ; l'expérience des autres m'a détrompée. Prends garde de confondre le guide de ta vie, l'ami de tous les jours, avec un héros de roman. Pour faire un bon mari, il faut un cœur droit, des principes sûrs et un bon caractère.

— Ma chère cousine, permettez-moi de vous le dire, tout cela, c'est de la prose.

— Je le sais bien. Tu voudrais de la poésie ?

— Non, pas précisément.

— Alors, ni vers ni prose, comme M. Jourdain ? Ce que tu veux, mon enfant, tu ne peux toi-même l'analyser parce que, effectivement, cela ne s'analyse pas ; c'est comme on disait autrefois *un je ne sais quoi*. Eh bien, je prétends, moi vieille fille, te guérir d'un mal qui conduit à l'isolement, tandis qu'on se sent faite pour les affections de famille. J'ai dû me marier...

— Vous, ma cousine ?

— Oui, cela t'étonne ? j'ai dû me marier trois fois.

— Trois fois ?

— Oui. Tu vois ce qu'il en est résulté ? Rien du tout ! Veux-tu savoir de quelle méthode je me suis servie pour en arriver là ? de la tienne !

— Vous me faites peur !

— Je l'espère bien. Je te dirai pour ton instruction quelque chose de ma propre histoire ; c'est de l'histoire ancienne, mais je vois que les modernes nous ressemblent. D'abord, réponds à ma question ? Comment trouves-tu le ménage de mes bons amis Desforges ?

— Charmant.

— N'est-ce pas ? c'est du bonheur sous la neige. Eh bien, c'est pourtant ce dont je n'ai pas voulu.

— Vraiment !

— Oui, cet avenir m'était offert par mes parents ; j'avais ton âge, tout au plus.

— Pourquoi donc avez-vous refusé ?

— Pourquoi ? A peine oserai-je te le dire ! Cette demande était on ne peut plus honorable pour moi ; mais j'avais la tête farcie d'aventures que j'avais lues, en y donnant beaucoup plus d'attention qu'elles n'en méritaient. De ces affadissantes lectures, il résultait que mon fiancé, pour me plaire, devait être comme n'était pas M. Desforges. Je ne sais même si l'on en aurait trouvé un dans les proportions exigées, en faisant le tour du monde. Je donnai poliment pour prétexte que, étant habituée à la vie de Paris, je redoutais la monotonie de la province ; mais au fond, ce qui motivait à mes yeux mon refus, c'était une foule de riens.

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

(La suite au prochain numéro.)



## LE VISITEUR ET LA JEUNE MALADE

---

Quelqu'un visitait  
Une jeune fille  
A qui tout manquait,  
Depuis que l'aiguille  
Dans l'étui dormait.  
Elle paraissait  
Néanmoins contente,

Et quoique mourante  
Elle souriait.  
Qui vous fait sourire?  
Vos maux sont affreux!  
Elle, sans rien dire,  
Regarde les cieux.

P. B. DES VALADES (1).

---

## REVUE MUSICALE

---

NICOLAS LOTTI

J'ai toujours eu un goût déterminé pour les promenades solitaires. Ce grand désert qu'on appelle la foule me ferait fuir à cent lieues si je possédais les bottes du petit Poucet; aussi, vers la fin d'octobre, lorsque le moment est venu de rentrer dans ses pénates parisiens, je cherche encore le silence, et pour cela je sors à l'heure où les heureux de la terre dorment profondément. Un matin, je suivais les quais, m'acheminant vers les Champs-Élysées, où l'on apercevait un reste de végétation malingre au sommet des arbres; un libraire en plein vent étalait livres et brochures sur le parapet qui borde la Seine.

« Ah! ah! ah! dit le bonhomme en me voyant

approcher de toute sa science au rabais, voici une dame bien matinale.

— Cela vous étonne? lui demandai-je gaiement.

— Que non pas, reprit-il, j'en vois bien d'autres. C'est l'heure où les penseurs, les piocheurs et les artistes aiment à se promener. »

Cette réflexion me fit sourire, et, après avoir échangé quelques mots avec le marchand, je me mis à feuilleter sa marchandise. A travers une véritable montagne de livres fanés, une petite brochure vieille comme le monde, jaune comme une feuille morte, et tombant presque en lambeaux, me tomba sous les doigts; j'y jetai les yeux, et j'y lus avec une peine infinie; tant les caractères en étaient effacés, le titre suivant : *Histoire senti-*

---

(1) *Légendes et Fables*, un volume, chez C. Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, franco 1 fr. 50.



mentale et véridique du grand musicien Lotti, par Capellari, disciple de Marcello. Pour quelques sous, j'achetai cette brochure et je continuai ma promenade.

Il me serait impossible de traduire littéralement cette espèce de notice biographique, d'un style emphatique et prétentieux, mais j'en donnerai aujourd'hui la substance à nos lectrices, après avoir vérifié, dans une excellente étude de Scudo, et dans plusieurs ouvrages d'auteurs érudits, l'exactitude absolue de ce récit.

Né à Venise en 1667, Nicolas Lotti devint, en 1693, organiste du grand orgue de l'église Saint-Marc, qu'il tint pendant quarante ans; puis maître de chapelle en 1736, où il succéda à Antonio Biffi. Génie sévère et grandiose, Lotti, qui a traité tous les genres, et dont les opéras, les duos, les trios et les madrigaux ont eu une immense popularité, s'est particulièrement distingué dans la musique religieuse, où il a révélé une science et une profondeur de sentiment peu communes. Ses messes, ses motets, et surtout ses admirables vêpres, qu'on chante encore aujourd'hui, sont des œuvres dignes de Palestrina, par la pureté de l'harmonie, par la noblesse et la clarté du style, enfin par la suavité pénétrante des effets. Lotti, qui est mort le 5 janvier 1740, a joui d'une célébrité qui n'a été surpassée que par celle du grand Benedetto Marcello.

À l'âge de trente-trois ans, Nicolas Lotti n'était pas encore marié. Un grand attachement de cœur, contracté dans les salons de Venise, où il était fort recherché, resta sans résultat. Une jeune femme veuve, qu'il aimait éperdument, avait refusé l'offre de sa main. Le pauvre artiste en conçut un chagrin profond. Lotti avait une tête intelligente et belle, des yeux d'un bleu foncé, des dents superbes, des mains petites et délicates; mais il avait eu le pied droit brisé sous la roue d'un carrosse; on avait dû lui faire l'amputation, et lui fabriquer une espèce de soc, pour remplacer le membre absent. C'était, à coup sûr, à cette infirmité, qu'il devait le refus de la jeune veuve. Les tristes réflexions que lui suggéra cette circonstance, le chagrin d'être, jeune encore, frappé d'une infirmité incurable, tout cela rendit son humeur atrabilaire et sauvage, malgré ses grands succès de musicien. Quelle fut la vérité sur une conspiration politique, fomentée en ce temps par une poignée d'esprits rebelles? On ne l'a jamais bien connue; mais Nicolas Lotti fut du nombre de ceux qui furent arrêtés, jugés et condamnés à plusieurs années de prison.

Il fut enfermé au petit fort de Bernanbo, bâtiment étroit et malsain, mais admirablement situé, sous le rapport pittoresque et poétique.

La lucarne grillée à travers laquelle il voyait le jour, lui offrait une admirable perspective d'arbres, de collines, de canaux, derrière lesquels on découvrait, au loin, les flots bleus de l'Adriatique. Les jardins de la prison envoyaient jusqu'à lui de suaves

parfums de roses et de lilas. Une année se passa dans cet état de captivité. Quoiqu'à cette époque de sa vie, Nicolas Lotti ne fût pas encore devenu une puissance artistique, on lui connaissait un grand talent; il avait composé des œuvres très-remarquables; et on parlait, dans tout Venise, de la manière correcte et grandiose avec laquelle il tenait le grand orgue de Saint-Genimiano. À la suite de démarches faites en sa faveur, Lotti fut autorisé à venir chaque dimanche, jouer de l'orgue à cette église. Les écrivains du temps ont décrit l'enthousiasme qu'excita sa réapparition, et l'effet prodigieux de cette musique céleste, où le prisonnier exhalait son âme en d'admirables lamentations.

Un jour de grande cérémonie religieuse, Lotti exécuta un *Miserere* de sa composition, qui devint, depuis, célèbre dans toute l'Italie. L'effet de ce morceau fut tel, que l'auditoire entier ne pouvait retenir ses larmes. À la sortie de l'église, mille voix s'écrièrent : « Vive Lotti! Grâce à Lotti! » La foule se précipita sur son passage, et les sbires eurent grand-peine à la contenir. Une femme voilée, fendant le flot des assistants, s'approcha de lui en s'écriant : « Lotti, vous avez été sublime! » Le musicien s'élança vers elle, mais elle disparut dans la foule, et l'artiste, entouré de ses gardiens, fut ramené dans sa prison. Le mouvement produit dans la ville, à cette occasion, fit craindre quelque émeute aux autorités vénitien-nes, et il fut décidé que Lotti ne serait plus désormais conduit à Saint-Genimiano.

Les jours et les mois s'écoulaient lentement pour le pauvre reclus. Il avait eu quelques heures d'espérance tristement évanouies. Cette voix qui lui avait crié avec l'accent de l'âme : « Lotti, vous avez été sublime! » l'avait fait frissonner. Il croyait l'avoir entendue en des temps plus heureux; il y songeait à chaque minute de sa vie; mais, hélas! il y songeait avec désespoir, car il n'entendait plus que le bruit monotone des cloches et des verroux. Et cependant le printemps reflorissait; les pampres de la vigne vierge qui tapissaient la muraille, ondoyaient devant sa fenêtre au moindre souffle de l'air; les parfums du renouveau embaumaient sa cellule; les flots lointains réfléchissaient les teintes azurées du ciel; tout se réveillait dans la nature, tout s'égayait dans le cœur de l'homme. Lotti regardait, d'un œil sombre et poétique ce tableau, se disant tout bas qu'il le voyait pour la dernière fois. En effet, le découragement, les déceptions, le silence, l'immobilité de sa vie, avaient depuis longtemps déjà affaibli sa santé. Il se sentait tout frissonnant de fièvre, et le médecin de la prison avait plusieurs fois hoché la tête d'une façon lugubre en le questionnant. Tout à coup un oiseau chanta. Le cœur humain est si instable que cette petite note furtive changea les idées du malheureux. Il lui sembla que cette voix pure lui parlait d'espérance, et il s'abandonna, après l'avoir entendue, à une rêverie pleine de charme et de douceur.



En ce moment son geôlier entra suivi d'un étranger. Lotti tremblait. Que pouvait lui vouloir cet homme qu'il n'avait jamais vu ? c'était un vieillard au visage doux et distingué ; mais le directeur de la maison de détention était aussi un homme distingué ce qui ne l'empêchait pas d'être sévère. Le geôlier sortit et l'inconnu s'approcha :

« Mon cher grand artiste, dit-il, d'un ton pénétré, en serrant une des mains de Lotti dans les siennes, je viens vous apporter une bonne nouvelle.

— Que Dieu vous entende, monsieur, répondit le prisonnier.

— Demain à midi, vous sortirez de cette prison, vous serez libre.

— Libre, libre ! s'écria l'infortuné !... ah ! monsieur, ne me trompez pas, n'abusez pas de mon supplice !

— Je vous ait dit la vérité tout entière, reprit le visiteur avec feu, vos amis ont fait des démarches, votre talent a aussi plaidé votre cause, et demain, les portes de cette prison vous seront ouvertes. »

Lotti se précipita au cou de l'étranger qu'il serra sur son cœur.

« Ah ! monsieur, soyez béni, merci ! Il n'en put dire davantage tant l'émotion l'accablait ! »

Après avoir déroulé une large feuille de papier timbrée aux armes de la ville de Venise, et qui contenait l'ordre de grâce de Nicolas Lotti, l'étranger le lui fit lire, puis s'assit auprès de lui.

« Ce n'est pas tout ce que j'avais à vous dire, cher artiste, je viens vous demander en mariage.

— A présent, monsieur, vous pouvez plaisanter je ne m'en fâcherai pas.

— Il n'y a pas là de plaisanterie, plus que pour la grâce, j'ai mes preuves.

— Je suis curieux de les connaître.

— Attendez.

— Non, je refuse de les voir, reprit le musicien : je n'ai aimé, je n'aimerai jamais qu'une femme, et celle-là ne m'a pas pardonné ma triste infirmité.

— Ce ne fut pas votre malheur qui l'empêcha d'être à vous, Lotti, ce fut sa famille qui n'avait pas su vous apprécier.

— Qu'en savez-vous ? s'écria impétueusement le prisonnier en s'adressant au vieillard.

— Je suis son père.

— Oh, monsieur, monsieur ! et le pauvre artiste se mit à pleurer comme un enfant, sans pouvoir prononcer une parole.

— Je vous ai promis une preuve, ajouta l'étranger, vous connaissez cette écriture ? lui demanda-t-il en lui montrant son nom sur une lettre.

— Oh ! oui, répondit-il, j'en ai reçu une semblable qui formulait un refus.

— Eh bien lisez, et il lui tendit la lettre. »

Le prisonnier tout tremblant lut ce qui suit :

« Lotti, quand on a un grand génie, on a un grand cœur. Mon affection profonde et mon éternel dévouement seront à la hauteur de l'un et de l'autre. »

Un mois après, Venise était en liesse. Les cloches des églises sonnaient à toute volée. Les carrosses sillonnaient les dalles de la ville, les jeunes filles portaient des moissons de fleurs, Nicolas Lotti se mariait à Saint-Genimiano.

MARIE LASSAVEUR.

## Économie Domestique.

### GIGOT AU VIN.

Otez la peau, prenez deux bouteilles et demi de vin, un demi verre de vinaigre, noix muscade, quatre feuilles de laurier, douze grains de girofle ; faites bouillir le tout. Mettez le gigot dans la terrine avec douze petits oignons, douze échalottes, sauge, thym, sel, persil, une gousse d'ail et laissez mariner huit jours en retournant le gigot tous les jours. Puis vous le faites bouillir avec un morceau de beurre pendant quatre heures, vous prenez la sauce au moment de servir et y ajoutez un peu de farine pour l'épaissir.

### PATÉ DE LIÈVRE.

Désossez le lièvre, hachez la viande avec six oignons, persil et thym. Ajoutez deux livres de lard haché aussi, poivre et sel, clous de girofle. On renferme le tout dans une terrine bien fermée au bord avec une pâte faite de farine et d'eau, et la met au four le même temps qu'il faut pour cuire du pain. On ne peut l'ouvrir que quand le pâté est froid.



## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**M**E voici revenue, chère Florence, du voyage projeté entre nos amies et moi, pour aller visiter Adrienne à sa campagne. Ce voyage a été charmant de point en point, et il a commencé d'une façon assez originale.

Figure-toi qu'au départ, en wagon, nous nous trouvons, Thérèse, Marie, Lucie, Marie, Berthe, qui nous servait de chaperon, et moi, avec deux dames se rendant justement, elles aussi, chez Adrienne. On cause naturellement un peu dans le compartiment des dames seules! nous l'apprimes bientôt, et cette circonstance singulière acheva de nous mettre en *conversations* suivies avec nos compagnes de route.

Ces deux dames, comme toutes les personnes qui connaissent notre amie, ne tarissaient pas en éloges sur Adrienne, sur son affabilité pour tous, sa générosité, sa charité inépuisable, son amitié sûre, sa simplicité, son naturel, son tact, l'exquise distinction de ses manières, l'habileté avec laquelle elle conduit sa maison si importante, etc.; toutes qualités précieuses et charmantes qui font trop souvent des envieux à ceux qui les possèdent, mais qui jusqu'ici, grâce à Dieu, n'ont valu qu'un plus grand nombre d'amis à notre aimable Adrienne.

On parla des agréments de la propriété où nous nous rendions, propriété que, chaque été, Adrienne et M. de V... se complaisaient à embellir.

« Il paraît que jamais leurs jardins et leurs serres n'ont été plus magnifiques que cette année dit l'une des deux dames. Mon mari, qui est très-lié avec M. de V..., y est allé passer quelques jours la semaine dernière, et en est revenu émerveillé. Figurez-vous, de tous côtés, et disposées avec l'art, le goût le plus exquis, des fleurs aussi brillantes de teintes, aussi larges, aussi nombreuses que celles que l'on met en étalage aux expositions d'horticulture.

— Sans compter, continua l'autre dame, les melons gigantesques du potager, ses artichauts et ses choux-fleurs, dignes de Gargantua, et ces pommes de terre si monstrueuses qu'une seule suffit pour faire un plat. Oh! je n'oublie pas le solide, moi!

— C'est l'influence du floral, dit aussitôt avec conviction Lucie.

— Du floral?... Qu'est-ce que le floral, mademoiselle?

— Mon Dieu, madame, c'est un composé chimique, une sorte d'engrais en poudre que l'on fait fondre dans l'eau pure et dont on arrose les plantes pour en accroître le développement, la beauté, en améliorant et réchauffant le terrain où elles poussent. Non-seulement le floral convient aux fleurs, aux légumes, aux arbustes d'ornement, mais encore il est précieux pour la culture d'appartement, et j'en ai obtenu des résultats étonnants.

— Bon! interrompit irrévérencieusement Marie, voilà Lucie partie!

— Nous ne nous en plaignons nullement, mademoiselle, répondit gracieusement la dame; et, pour mon propre compte, je suis enchantée d'apprendre un peu en détail ce que peut être ce merveilleux engrais.

— Moi, dit l'autre dame, je m'en méfie justement à cause de l'engouement qu'il inspire à quelques personnes de ma connaissance, et je demande des preuves palpables avant de croire à son efficacité.

— Vous allez en avoir d'admirables, n'en doutez pas, madame, riposta avec feu Lucie; et des preuves d'autant plus convaincantes que le sol de la propriété d'Adrienne étant excessivement pauvre, sablonneux et ne produisant qu'à force d'engrais, nous allons, au contraire, le trouver, grâce au floral, entièrement transformé et aussi fertile que la meilleure terre.

— Êtes-vous bien sûre que l'amour du floral ne vous égare pas un peu, mademoiselle? fit la dame incrédule avec un sourire mi-narquois, mi-bienveillant.

— Vous en jugerez vous-même dans un quart d'heure, madame, car nous voici bien près de la résidence de notre amie commune.

— Eh bien, s'il m'est prouvé que toutes ces merveilles sont dues à ce fameux engrais, voulez-vous que je fasse une convention avec vous?... une convention qui sera une véritable amende honorable pour mon incrédulité? Je vous deman-



derai, dans ce cas, de vouloir bien me dire où se vend cette poudre incomparable, et qui mieux est, je l'expérimenterai avec tout le soin désirable ; car vous saurez, mademoiselle, que je suis, moi aussi, grande admiratrice des fleurs, et qu'il y en a partout, chez moi, depuis le salon jusqu'à l'antichambre, voire même l'escalier ; mais jusqu'à présent je me suis contentée de les regarder quand elles étaient fraîches, et de les renouveler quand elles mouraient, me sentant parfaitement incapable de les soigner.

— Si vous employiez le floral, madame, vous leur conserveriez la beauté et la vie sans la moindre peine.

— Nous verrons cela, nous verrons cela... ne nous montons pas la tête avant d'avoir jugé. »

En ce moment le sifflet d'arrivée retentit et le train s'arrêta.

Nous trouvâmes, à l'entrée de la salle d'attente, Adrienne et son mari qui nous souhaitèrent la bienvenue avec leur bonhomie accoutumée ; puis tous à pied, car leur maison de campagne est à deux pas de la gare, nous gagnâmes, en causant, cette délicieuse retraite qui, malgré les beaux récits que nos compagnes de voyage venaient de nous en faire, nous sembla plus charmante encore que nous ne nous y attendions : un vrai séjour féerique, un paradis fleuri !... aussi, étaient-ce des exclamations à chaque pas :

« Le ravissant séjour !... »

— Oh ! les superbes volubilis, quelles teintes variées ! quelle fraîcheur, quelle végétation luxuriante !...

— Et ces pétunias !... voyez donc, il y en a bien

vingt mille dans cette seule corbeille !... et quelle suave odeur !

— Voilà des géraniums dont le rouge éblouit.

— Mesdemoiselles, aviez-vous jamais vu des cannes de cette hauteur ?

— Et des fougères ?... des arbres véritables, comme au Brésil !...

— Ce sont les effets de ton bien-aimé floral, Lucie, fit Adrienne en souriant ; et tout à l'heure à dîner, mesdames, nous allons vous montrer quels en ont été les résultats dans les potagers. »

Comme je ne puis te raconter minute par minute les diverses particularités de cette journée de surprises et de celles qui la suivirent, qu'il te suffise de savoir, ma chère Florence, que les produits du potager équivalaient largement à ceux du jardin, et que la dame incrédule fût si enchantée de ce qu'elle vit, mieux encore, de ce qu'elle goûta, qu'elle n'attendit pas son retour à Paris pour adresser à M. Alfred Dudoüy, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, une grosse commande de floral (1).

Et toi, chérie, ne l'expérimenteras-tu pas aussi, ce floral si commode, dans ton gentil jardinet ?

Mais je ne veux pas t'influencer, j'aurais l'air de faire de la réclame ! Au revoir donc, ma Florence, et toute à toi,

JEANNE.

(1) Celles d'entre nos abonnées qui désireraient des renseignements plus précis sur cette poudre si utile et si facile à employer, pourront se reporter à la Correspondance de Jeanne à Florence, en mai 1875.

## MODES

Les jupes trop longues sont extrêmement gênantes en voyage ; mais il est facile de remédier à cet inconvénient, en leur mettant une coulisse prenant de chaque côté, au lé du devant.

Quand on veut la jupe traînante, il suffit de serrer la coulisse pour bien rassembler toute l'ampleur en arrière. Dans le cas contraire, on fronce cette coulisse à la taille, en laissant en dedans le supplément de longueur, ce qui naturellement raccourcit la jupe, chose indispensable par le mauvais temps.

Les jupons noirs sont toujours ceux qui rendent le plus de service ; on voit reparaître ceux en velours. Les volants en biais, surmontés de fronces, de bouillonnés ou de plissés à la vieille, font la plus jolie garniture. Les plissés plats ont toujours la vogue pour ceux en faille, et il s'en fait en moiré ou alpaga pour voyages, et courses habituelles, qui sont vraiment fort bien. Les volants sont plissés à plis très-rapprochés. Ils doivent être fort repassés, car l'alpaga est très-rebelle à cette sorte d'ornement. On a essayé de faire les volants dans

le sens de la lisière, ce qui en effet s'aplatit parfaitement ; mais le résultat est beaucoup moins joli que dans le bon sens de l'étoffe. Les bouillonnés en biais surmontant des volants plissés, font particulièrement bien avec ce tissu, plus ou moins brillant.

Grand choix dans les tissus d'automne.

Le cachemire est toujours très-employé pour costumes de voyage. Dans les nuances foncées, en ce moment et pour l'hiver prochain, les plus à la mode sont les couleurs prune de monsieur, vert foncé, bleu marine, grenat, vin de Bordeaux.

Deux costumes de voyage ont attiré mon attention.

L'un est en drap gros-vert, garni de galons tissés argent et vert foncé. Le chapeau de feutre gros-vert, forme retroussée derrière, et bordé d'un galon semblable, est orné d'un bord de plumes frisées. Quatre ailes verdâtres sont posées en l'air par derrière ; puis sous le retroussé, dans les cheveux, paquet de boutons de roses rouges.

L'autre costume est en cachemire prune



de monsieur, et peut convenir pour demi-deuil.

Le jupon a des volants plissés. La jupe écharpe, nouée derrière est garnie d'une très-jolie frange de laine. Casaque collante avec col revers et parements de soie. Frange de laine au bord. Chapeau de paille noire retroussé par derrière. Torsade en gaze canevass, violet foncé, avec gros nœud pareil. Bouquet de roses blanches sous le retroussé.

On voit beaucoup de chapeaux de feutre à formes hautes et larges bords, mis assez en arrière. Quelques-uns sont relevés de côté. Ils sont ordinairement garnis de deux ou trois longues plumes. Il se fait toujours des chapeaux à fonds mous. Il y en a de charmants à fonds de velours noir, ornés de torsades; nœuds et voiles de gaze ou grenadine de soie blanche.

Les costumes de laine de nuances claires, surtout les *blancs*, se porteront très-avant dans la saison. Beaucoup sont ornés d'une large bande de laine de couleur unie, col et parements de même.

Le velours noir est une des plus jolies garnitures pour les tissus de laine blanche. Les corsages se font souvent à gros plis. D'autres sont ornés de bandes de velours noir, posées en long; trois devant, trois derrière et trois sur chaque manche. Cols et revers de velours noir. Les petites jupes ou tablier ont cinq bandes par devant, rien sur les côtés, et sont attachées derrière par de larges nœuds de velours noir.

Il y a des costumes qui ne se composent que d'une seule longue jupe.

Le devant a cinq gros plis, dont l'intervalle est rempli par une bande de velours. Le derrière forme pouff très-peu bouffant, composé de trois gros plis, retenus par un large nœud de velours.

Les petites jupes sont quelquefois rondes et garnies d'un bord de velours, pas relevées devant, et très-peu en arrière de chaque côté de la taille.

Cette façon convient aux femmes fortes, qui ne doivent pas porter de costumes trop étroits, et surtout trop tendus. Car au lieu de les diminuer, ce genre de toilettes ne fait que mieux ressortir leur grosseur, et enlève toute grâce à leur démarche. Le talent de la femme vraiment élégante et distinguée, est de savoir choisir dans la mode, ce qui ne peut la rendre ridicule, ni la faire paraître à son désavantage.

C'est le moment de reprendre les petites cuirasses de velours noir. Elles se mettent sur n'importe quel costume clair ou foncé.

Il y en a de brodées au passé, pointillées de jais, d'acier, etc.

Les toilettes de gaze noire sont toujours fort goûtées et fort commodes pour les réunions de campagnes pendant la saison des chasses.

Les corsages montants et doublés ont souvent les manches claires.

Des robes de faille noire ont aussi quelquefois des manches de tulle toutes brodées de jais.

On fait de très-jolis diadèmes en fleurs de jais; pour femme âgée c'est très-seyant. On les accom-

pagne de dentelle noire et dentelle blanche, mélange toujours très-heureux avec des toilettes noires. — Bouquet de fleurs de couleur au corsage pour l'égayeur.

Les boucles de ceinture nécessaires avec les corsages à plis ont un peu changé de formes. Au lieu d'être étroites et hautes comme précédemment, elles sont assez basses et très-larges. On en fait en toute espèce de métaux. Agrafes et petites chaînes semblables pour suspendre l'éventail.

Avec les corsages collants et à tailles longues, il est fort essentiel d'avoir un corset bien fait. Les personnes un peu fortes doivent faire mettre deux buscs par devant, un sous chaque bras, et ne pas porter de corsets trop bas.

Bien des femmes se dispensent complètement de tournures. A mon avis, c'est un tort. Il est nécessaire d'avoir un peu de soutien en arrière des costumes. Les jupons empesés y suppléent mais pas assez également. Il y a des tournures à ressorts fort bien faites, et se prolongeant jusqu'en bas, qui sont généralement adoptées par les femmes bien habillées.

On ne met plus ni tournures, ni jupons empesés aux enfants. Leurs jupes, à moins d'être plissée à gros plis, sont même diminuées d'ampleur. Les tailles extrêmement longues, et les larges ceintures nullement serrées autour. Il faut pour que la ceinture se maintienne à sa place, qu'elle passe sous chaque bras, dans une large bride, dissimulée le mieux possible. Les longs paletots ne laissant que peu dépasser la jupe vont parfaitement bien aux enfants. — Grand col et larges poches.

Les costumes gros bleu ornés de garnitures blanches, sont toujours très-demandés. — Cravates, ceintures, bas et ornements de chapeau bleu de ciel.

On m'a montré dans une très-bonne maison, de charmantes petites robes, forme princesse, en tafetas noir, liserées de couleur, soit bleu, soit rose. Large ceinture de soie ou de cachemire de la couleur du liseré. Quelques-unes avaient les manches semblables à l'ornement.

J'ai encore vu de jolis petits costumes en petit drap et en limousine rayée, les derniers ayant une bande unie dans le bas. Col, poches et parements également en étoffe unie.

Les chapeaux à larges bords, soit en paille, soit en feutre, sont heureusement adoptés pour les saisons de bains de mer et les voyages. Ils abritent bien du soleil, et garantissent la fraîcheur du teint, si précieuse chez les enfants.

Toujours des bas de couleur; les rayés pour l'ordinaire, les unis avec costume habillé.

Bottines de chevreau piquées de blanc. Souliers à crochet pour les tout petits enfants, bleus, blancs ou rouges.

Avec des costumes bleus, on a souvent des bottines de même couleur. Peau ou drap, *idem* en marron, ou gris.





des Dames re

THOMAS, Rue de

M<sup>rs</sup> Ransons, Chaussee





Octobre 4016

Paris. Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis. 1, B<sup>e</sup> des Italiens

Rue de l'Université, 25. ÉTOFFES & CONFECTIONS DES MAGASINS DU PETIT S<sup>t</sup> THOMAS. Rue du Bac, 27, 29, 31, 33 et 35.

Modes de M<sup>me</sup> De Bystrerfeld. Tail<sup>le</sup> S<sup>t</sup> Honoré, 5. Rubans et Passementeries de la M<sup>me</sup> Ransons, Chaussée d'Antin, 6.

5-3083 Paris. — Typ. MOHNS FRÈRES, rue d'Amboise, 61.







## VISITES DANS LES MAGASINS

Voici l'hiver qui arrive, mesdemoiselles, et avec lui le renouvellement obligé de nos costumes; les étoffes nouvelles ne manquent pas, et en regardant au Petit-Saint-Thomas les tissus qu'il serait à propos de vous signaler, j'étais tentée de m'écrier, comme chez Nicolet : Toujours de plus beau en plus beau ! On s'habillera cet hiver en *lampas*, en satin broché; mais ces étoffes ne vous regardant pas, je les laisse de côté, aujourd'hui et commence ces renseignements par les tissus à bon marché, destinés au costume de tous les jours, ainsi qu'à la robe de chambre ou peignoir. A 45 c. en 60 centimètres de largeur, on trouve une petite popeline fond noir, à rayures de couleur. A 75 et 95 centimes, une diagonale, serge unie et à carreaux, pour combinaison de costume, ainsi que des mélangés beige teintes de fantaisie. A 1 fr. 5 c. une armure diagonale unie pour costume complet; A 1 fr. 35 c. une cachemirienne unie et à carreaux très-variés. A 1 fr. 60 et 1 fr. 95 c., un drap du nord et un drap de dame; je vous signale tout particulièrement ces étoffes comme très-avantageuses, elles sont disposées pour costume complet, unies, rayées et à carreaux. A 2 fr. 75 c. et 2 fr. 95 c. une armure de fantaisie nattée. A 3 fr. 50 c. et 3 fr. 90 c. l'*herzégovienne*, étoffe unie, pure laine, formant matelassé, dans les nuances nouvelles. A 4 fr. 50, un tissu *Panama*, natté, en laine mélangée, uni et à carreaux.

Nous arrivons progressivement à des prix plus élevés. Voici d'abord deux tissus : le *khiya* et la *caucasienne*, qui se recommandent par leur solidité et leur élégance; ils coûtent 5 fr. 75 c. et 6 fr. 50 le mètre, en grande largeur; on les emploiera pour costume demi-habillé; puis le damassé cachemire et soie, à desseins courants et camaïeu, à 8 fr. 50 c. le mètre. Que ce prix n'effraye pas les jeunes femmes; la tunique et le corsage seuls se feront de cette étoffe; il n'en faudra pas un grand métrage. Je vous signale les cachemires simples et doubles; les mérinos, qui offrent un assortiment complet des nuances à la mode répondant à celle des failles. Le prix de ces tissus, en grande largeur, varie de 2 fr. 95 à 5 fr. 50 c.

Pour les enfants, on trouve un grand assortiment d'écossais bleu et blanc; en popeline et flanelle; pour demi-deuil des grisailles laine et soie, et pour robe de chambre un matelassé laine et soie dans les teintes claires et foncées, à 4 fr. 90 c. le mètre.

Nous allons maintenant passer aux soieries, les renseignements sur les tissus de laine me paraissant assez complets. Pour vous, mesdemoiselles, de gentilles fantaisies offrent des fonds unis de ton foncé, coupés de rayures croisées formant carreaux,

aux prix de 3 fr. 75 c. et 4 fr. 40 le mètre; au même prix des fonds noirs avec carreaux coupés blancs; des velours anglais pour jupe à 3 fr. 90 c. et à 5 fr. 75 c. le mètre, et le *Twill-back* velours croisé à 6 fr. 90 le mètre. Les failles ont une grande variété de prix, elles s'assortissent aux lainages, afin d'organiser un costume de deux tons; à 6 fr. 75 c. en 60 centimètres de largeur, commencent les très-bonnes qualités; à 4 fr. 90 c. et 5 fr. 50 c. la qualité est bonne et convient surtout pour les garnitures, volants, ruchés, etc., etc. En vous citant les prix de 8 fr. 75 c., 10 fr. 75 c., 14 fr. 50 c., c'est vous dire que l'on trouve au Petit-Saint-Thomas les plus belles failles, aux couleurs nouvelles, claires et foncées. N'oublions pas de signaler le *Faubourg Saint-Germain*, cachemire de soie ne tachant pas à l'eau, fabriqué spécialement pour le Petit-Saint-Thomas. La largeur est de 60 centimètres et le prix varie de 5 fr. 90 à 12 fr. 50 c. le mètre.

En soieries tout à fait remarquables, je vous citerai les *lampas* sur fond de sicilienne, étoffes riches, qui se tiennent debout, comme l'on dit; elles rappellent les beaux lampas employés pour l'ameublement. Les couleurs sont : canard sauvage, loutre et crème; scabieuse et gris perlé; bleu marine et bleu ciel. Un damassé sur fond de levantine coûte 13 et 15 fr. le mètre en 65 centimètres de largeur, ainsi qu'un broché fantaisie sur fond natté; les nuances sont les mêmes que celles des lampas. Le gros d'Oran est une sorte de broché qui coûte 12 fr. 50 c., et la *brocatelle*, pour toilette de visite ou du soir, est l'expression de ce qui s'est fait de plus beau en soierie; elle coûte 16 et 17 fr. le mètre. Le velours tissé, simulant le velours frappé, est encore une nouveauté de la saison, on trouve les couleurs steel, (acier), Cornélie, gros bleu, etc., coûtant 13 fr. 75 c. le mètre.

Les velours pékin et les velours tramés noirs ou de couleurs coûtent 12 fr. 75 c., 13 fr. 50 c. et 15 fr. 50 c. le mètre. Je rappelle que le Petit-Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac, envoie *franco* des échantillons.

Terminons en indiquant quelques prix de jupes confectionnées : jupes de taffetas à trois volants froncés, 29 fr.; en poul de soie garnie de volants à tête bouillonnée ou de plissés, 39 et 49 fr.; en velours anglais, 29 fr., 35 fr. et plus; en velours tramé 80 fr. et au-dessus.

Je vous ai déjà parlé des perfectionnements apportés dans la teinturerie par M. Perinaud, et au moyen desquels il teint en noir fin les robes et les costumes de lainage garnis de volants, de ruches, de plissés, sans qu'il soit nécessaire de les découdre, et en conservant la doublure telle



qu'elle est, blanche ou grise; ce qui m'a paru devoir vous être tout particulièrement signalé. La teinture des robes de taffetas, de satin, de poulte de soie, de faille est d'un noir fin et brillant, et laisse à l'étoffe toute la souplesse d'une soierie neuve; cela permet de l'employer, non pas en doublure, mais en costume. Pour obtenir cette souplesse sur les robes de soie, il est indispensable de les découdre. Pour toutes les robes de soie, quelle que soit leur qualité, M. Périnaud garantit la teinture fine, en noir, bien entendu. Les robes de velours teintes en noir bleu et que j'ai vues, étaient si bien réussies qu'on les eût prises pour neuves; les cachemires teints en réserve sont l'objet de soins spéciaux. Les robes de soie teintes en couleur sont de nuance pure et irréprochable; mais elles n'ont point la même souplesse que celles teintes en noir. S'adresser directement à M. Périnaud, Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière.

Je pense que quelques renseignements sur les costumes de petits garçons seront les bienvenus auprès des mamans et même auprès des jeunes sœurs; nous irons les prendre, 2 et 3, rotonde Colbert, chez M. Lacroix, qui a une façon toute particulière d'élégance pour vêtir les bambins. L'élégance, pour ces messieurs, consiste surtout dans la coupe plus ou moins gracieuse de la jaquette, de la veste et du paletot. Les tissus ne changent guère: ce sont les draps beige mêlés ou jaspés; le Nikerbrooker, les twins, quelques étoffes anglaises;

les couleurs, outre le beige, sont le bleu très-foncé, le pain brûlé, les gris. Voici la description de trois costumes différents de coupe, tant pour la jaquette que pour le pantalon.

**COSTUME POUR ENFANT DE 4 ANS, EN CASIMIR GRIS TURC BLEUTÉ.** — Jupe plate devant, gilet Louis XV à pointes abattues. La veste, très-longue, s'arrête à 7 centimètres du bas de la jupe; elle se ferme par un seul bouton, et l'encolure a un petit revers rabattu et arrondi, en matelassé de soie répondant au ton du costume. La manche est ronde, fermée par trois boutons.

**COSTUME POUR ENFANT DE 6 ANS, EN CASIMIR TRÈS-ÉPAIS, MARRON-DORÉ.** — Culotte ajustée; gilet montant. Veste prenant la taille et descendant au-dessous de la hanche; elle se ferme sous la cravate et s'évase dans le bas. Bas de la couleur du costume, et cravate bleu pâle. Chapeau Ligeur.

**COSTUME POUR ENFANT DE 8 ANS, EN FAÇONNÉ BLEU-MARINE.** — Même forme de culotte et de gilet que le précédent, avec plus de longueur pour le gilet. Veste très-longue, affectant la forme d'une petite jaquette, ornée, dans le bas, de fausses poches. Bas et cravate de même couleur que le costume. Le pardessus, pour ces différents âges, a la même coupe, il descend à 5 centimètres sous le genou, ou recouvre entièrement la jupe plissée. Il se croise sur la poitrine avec double rangée de boutons. Le col et le parement de la manche se font en castor; l'étoffe employée est un tissu édreon anglais uni ou pelucheux. C. L.

## EXPLICATIONS

### GRAVURES DE MODES

#### PREMIÈRE GRAVURE

TOILETTES ET CONFECTIONS DU PETIT-SAINT-THOMAS,  
33, RUE DU BAC.

Chapeaux de madame de Bysterweld, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

**Première toilette.** — Robe en faille, avec un grand volant dans le bas. Pelisse suédoise en drap de soie, doublée de fourrure, avec mancheron pour passer la main; le dos est orné d'une grosse cordelière passant sur les épaules et se terminant par des glands. — Chapeau en feutre relevé devant; dessus, gros nœud en velours et longue plume frisée; dessous, nœud et draperie en velours.

**Deuxième toilette.** — Robe en cachemire ornée de volants et biais brodés. — Paletot bayadère en drap doublé de soie; devant à pan carré, manche carrée. Le vêtement est couvert d'une broderie en soutache de laine, et garni d'une bande de fourrure ornée de croissillons en lacet de soie passant sur la fourrure. — Chapeau en velours baissant devant et très-relevé derrière;

il est orné d'une draperie coquillée derrière et devant, d'un gros nœud en tissu léger Birman; gros nœud tombant sur les cheveux.

**Troisième toilette.** — Robe en drap de Lyon, ornée dans le bas de deux volants froncés; tablier relevé derrière par un large coquillé. — *Odalisque* (dos). — Confection double en velours formant dolman court, sur un paletot garni de skung. Le dolman est orné de galons de passementerie retenus par des boutons en soie; la pèlerine du dolman s'allonge en arrivant sur le devant et forme la manche carrée du paletot de la huitième toilette, qui est le devant de ce vêtement. — Chapeau *Salvator* en étoffe princesse, bordé d'un galon en soie ouvragé et garni de coques d'étoffe et de branches de jasmin.

**Quatrième toilette.** — Costume en lousine. — Volants dans le bas de la jupe. — Tablier double, bouillonné devant et relevé derrière par un drapé garni de plissés. — Corsage-cuirasse à revers avec nœud devant.

**Cinquième toilette.** — Costume en limousine garni de galons de laine et de larges boutons. — Tablier lacé devant avec une cordelière, et relevé derrière et de chaque côté, par un capot que termine un volant for-





*Em. Dequeux.*

*Maison de Palais-Nap. sous Paris*

*A. Chailly*

Octobre

4016

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris. Boul. des Italiens, 1.

Modes de M<sup>me</sup> De Bysterweld, 5. Faub. St. Honoré.

Tinturerie Européenne, 26. Boulevard Poissonnière.







mant crête. — Paletot boutonné en biais. — Chapeau en feutre orné de gros galons d'argent, une plume retenue par un nœud en velours entoure la calotte; dessous, plissé en tulle illusion; nœud en velours derrière.

*Sixième toilette.* — Robe en cachemire double, longue et unie. — *Orloff*, capote en drap-fourrure matelassé, orné de grosses soutaches de laine formant des motifs qui entourent de larges bandes de castorine remontant sur le vêtement; une large bande de castorine le borde tout autour; il est arrêté à la taille par une patte ceinture partant seulement du dessous du bras. — Chapeau en feutre; draperie en soie relevée sur le côté par un oiseau des îles.

*Septième toilette.* — Robe en velours anglais. *Moscou*, long paletot en drap fourrure diagonale, cintré dans le dos, orné de larges galons en tresse bretonne formant le V; une bande de castorine le garnit tout autour. — Chapeau en éralienne, fond drapé et nœud sur le devant; longue plume passant dessus.

*Huitième toilette.* — Robe en sicilienne, ornée d'un grand volant. *Odalisque* (devant). Confection double à manches; devant jaquette Louis XV avec revers en soie. — Chapeau en velours avec nœud en velours et éralienne, grande plume sur le côté; dessous, touffe de marguerites et feuillage velouté.

*Neuvième toilette.* — Robe en drap amazone. Tablier orné d'un volant dans le bas. *Washington*, manteau en drap fourrure matelassé, garni de tresses bretonnes et d'une large bande de fourrure. — Chapeau, fond en feutre avec bord en peluche, grande plume; dessous, nœud en velours et plumes croisées; dessous, nœud en velours et petit oiseau des îles sur le côté.

*Dixième toilette.* — Costume en velours anglais et matelassé. — Jupe garnie dans le bas d'un volant surmonté d'un bouillonné; devant, bande bouillonnée. Tablier double retiré derrière et retenu par des coques de velours. — Corsage bordé de velours. — Col droit avec nœud. — Manche en velours. — Chapeau en tulle et velours, guirlande de roses variées et réséda; nœud en velours derrière.

*Onzième toilette.* — Toilette de bal en tulle et crêpe. *Sultan*, sortie de bal en cachemire brodé en soutache d'or ou de soie. — Capuchon simulé en cachemire brodé; la doublure, qui est en faille, borde le capuchon de chaque côté et se relève du bas par trois gros plis que retient une bande brodée; nœud en faille au bas du capuchon.

## DEUXIÈME GRAVURE.

### CHAPEAUX D'AUTOMNE.

*Chapeau en feutre noir pour jeune fille.* — La passe, bordée d'un biais en velours noir, est relevée sur les côtés. La calotte un peu élevée, a une écharpe en gaze blanche drapée autour; les plis interrompus par deux ailes de martin-pêcheur posées de côté, et dont l'une sert de pied à une plume naturelle qui tourne sur le côté opposé.

*Chapeau en feutre gris pour jeune fille.* — La passe est bordée à cheval d'un velours noir, ainsi que le tour de la calotte; deux rangs de galon-canevas en soie sont

cousus sur la passe au-dessus du velours. Plume grise fixée par deux ailes de mouette et enveloppant la calotte. Derrière, sous la passe, touffe de roses.

*Chapeau en tulle et velours noir pour dame âgée.* — La passe est en velours et le fond chiffonné de tulle et de coques en velours, est arrêté par une guirlande de laurier thym. Mêmes fleurs sous la passe. Mantille en blonde espagnole servant de brides.

*Chapeau en feutre et velours marron pour jeune femme.* — La passe fendue derrière, est relevée devant en diadème, et reçoit pour ornement un nœud en velours marron, de chaque côté duquel s'échappe une tête de plume qui tourne et forme dessous. Entre la passe et le fond, gros nœud de velours marron.

*Chapeau en feutre blanc et velours gros bleu, pour jeune femme.* — La passe en feutre blanc s'incline sur un dessous en roses thé, fixé sur une traverse en velours bleu. Le fond en velours bleu est entouré d'une plume qu'arrête, derrière, un nœud en velours bleu qui reçoit comme traverse une branche de roses thé surmonté d'une aile d'oiseau.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Petite bande pour ameublement.

### ABAT-JOUR

Deuxième et troisième tiers de l'abat-jour dont on a reçu le premier tiers en septembre. Lorsque l'on a réuni les trois parties en les collant, on égalise avec des ciseaux le feston du bord, puis on ajoute le cercle du haut sur la dimension du support.

## PETITE PLANCHE DE BRODERIE

Suite de la collection d'alphabets.

### DIXIÈME CAHIER

Louise. — Entre-deux. — Pochette à ouvrage. — Entre-deux. — Dentelle Macramé. — Dentelle guipure en laine. — Tablier à corsage. — Chemises de petites filles. — Angèle. — Petite garniture. — Jeanne. — Nappe d'autel. — Tablier en nansouk. — Tablier anglais. — Chausson tricoté pour baby. — Dentelle en tricot. — Manches lingerie et col. — Demi-botte. — Pantoufle. — Bottine. — Dentelle, lacet-amandes. — Jupons. — Col, manchette et entre-deux pour camisole. — Eugénie.

### PLANCHE X

#### PREMIER COTÉ.

*Orloff*, capote, sixième toilette } Gravure du  
*Moscou*, paletot long, septième toilette. } 1<sup>er</sup> octobre,

#### DEUXIÈME COTÉ.

*Suédois*, pelisse, première toilette. } Gravure  
*Odalisque*, dolman à manche, troisième } du  
toilette. } 1<sup>er</sup> octobre.



## MOSAÏQUE

Tâchez de plaire à tout le monde ; si vous réussissez, vous trouverez mille agréments dans le cours de la vie ; le faste et le mépris qu'on fait paraître pour les autres, n'ont jamais rien produit de bon.

BIAS.

On doit se regarder soi-même fort longtemps Avant que de songer à condamner les gens.

MOLIÈRE.

Les bonnes censures sont comme ces dégels qui dissolvent les pierres tendres et durcissent les pierres de taille.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Les richesses sont la folie des humains ; c'est cette punition terrible que Jupiter envoie dans le monde et sur laquelle on se jette à l'envi.

MÉNANDRE.

## RÉBUS



22  
10  
8  
34  
26

